

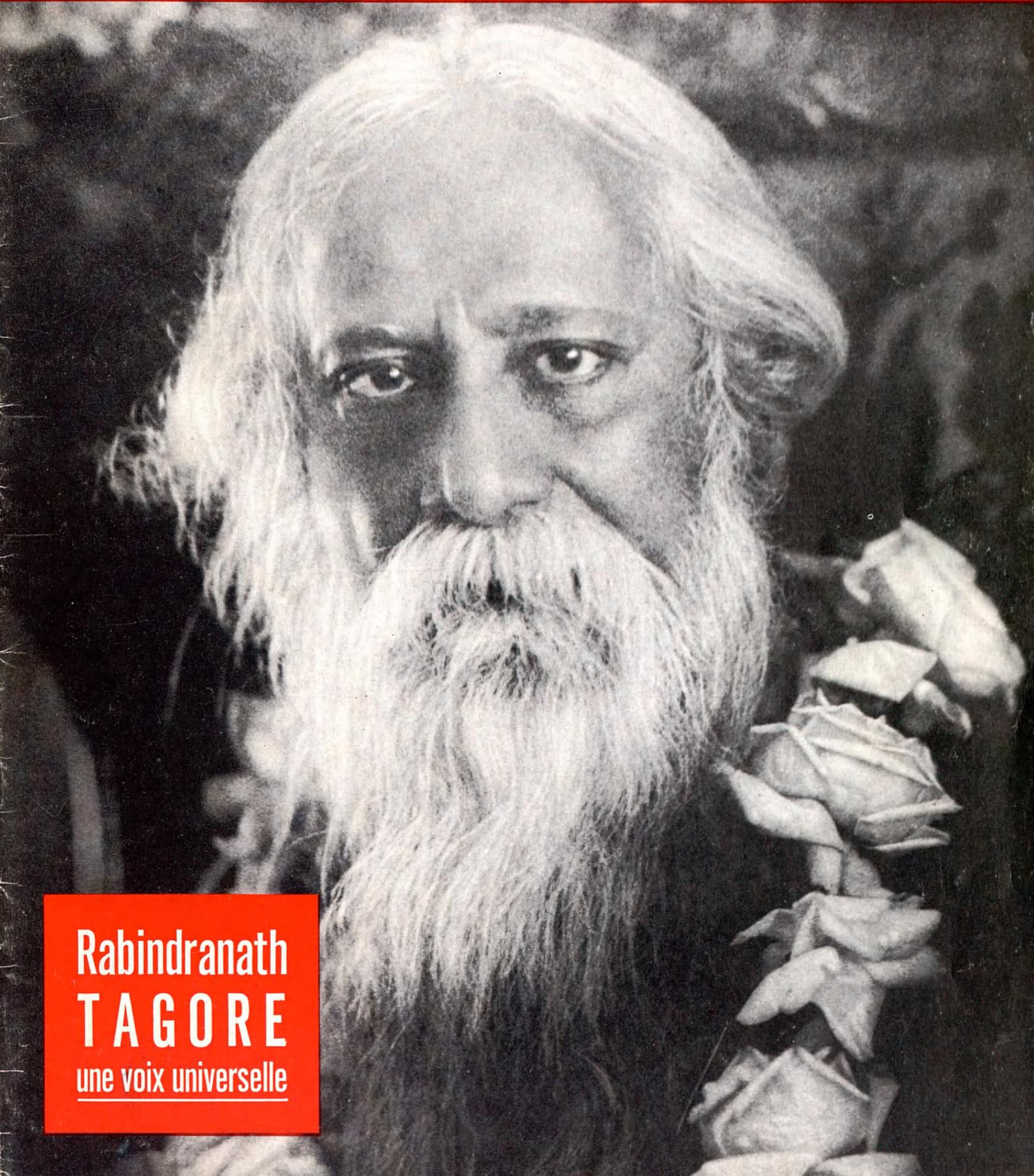
UNESCO
MC/012

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier

DÉCEMBRE 1961 (XIV^e ANNÉE) - FRANCE : 0,70 NF. - BELGIQUE : 10 Fr. - SUISSE : 0,80 Fr.



Rabindranath
TAGORE
une voix universelle



LA FONTAINE DE VIE, illustration d'un manuscrit éthiopien d'église. Les enluminures des manuscrits de ce royaume chrétien d'Afrique qu'est l'Éthiopie offrent l'expression la plus haute et la plus riche de l'art éthiopien. Certaines d'entre elles ont été récemment réunies dans un recueil publié dans la série des Albums d'Art de l'Unesco. (Voir page 30.)

Publié en
8 éditions

FRANÇAISE
ANGLAISE
ESPAGNOLE
RUSSE
ALLEMANDE
ARABE
AMÉRICAINE
JAPONAISE



NOTRE COUVERTURE

Dans sa longue vie tout entière vouée à la création littéraire et artistique, Rabindranath Tagore a cependant réussi, au cours de ses voyages, à être une sorte d'ambassadeur de l'humanisme auquel se ralliaient les élites de l'Occident et de l'Orient. On voit ici la photo prise à Téhéran, capitale de l'Iran, lors de son 71^e anniversaire en 1932; il porte autour du cou une guirlande de roses.

Photo © Rabindra Sadana, Visva Bharati, Inde.

Pages

- 4 **HOMMAGE A RABINDRANATH TAGORE (1861-1941)**
Pour le centième anniversaire de sa naissance par Vittorino Veronese
- 5 **PORTRAIT DU POÈTE**
par Satyajit Ray
- 12 **LE REBELLE ET LE PRÉCURSEUR**
par Humayun Kabir
- 16 **LES BOUVIERS FREDONNAIENT SES CHANSONS**
par Philippe Stern et Arnold A. Bake
- 18 **QUAND LE POÈTE DEVIENT PEINTRE**
- 22 **RENAISSANCE DE LA POÉSIE BENGALI**
par Mahmud Shah Qureshi
- 26 **PAGES CHOISIES DE TAGORE**
- 27 **COMMÉMORATIONS DANS LE MONDE**
- 28 **L'ÉTHIOPIE, TERRE DE CIVILISATION**
Un album d'art de l'Unesco révèle des chefs-d'œuvre inconnus par l'abbé Jules Leroy
- 30 **TRIOMPHES ET TOURMENTES DE LA NUBIE**
Un archéologue soviétique retrace 3 000 ans d'histoire par Boris Piotrovsky
- 33 **NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 34 **LATITUDES ET LONGITUDES**

Mensuel publié par :

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :

Unesco, Place de Fontenoy, Paris-7^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler

Rédacteur en Chef adjoint :

Gordon R. Behrens

Secrétaires de rédaction :

Edition française : Jane Albert Hesse (Paris)

Edition anglaise : Ronald Fenton (Paris)

Edition espagnole : Arturo Despouey (Paris)

Edition russe : Veniamin Matchavariani (Moscou)

Edition allemande : Hans Rieben (Berne)

Edition arabe : Amin Chaker (Le Caire)

Edition japonaise : Shln-Ichi Hasegawa (Tokyo)

Maquettiste :

Robert Jacquemin

Ventes et distribution :

Unesco, place de Fontenoy, Paris-7^e.

Belgique : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles.



Les articles et documents non-copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention « Reproduit du **Courrier de l'Unesco** », en précisant la date du numéro en question. Deux justificatifs devront être envoyés à la direction du **Courrier**. Les articles signés ne pourront être reproduits qu'avec la signature de leur auteur. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le **Courrier** expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

ABONNEMENT ANNUEL : 7,00 nouveaux francs ;
100 fr belges ; 8 fr suisses ; 10/-stg. Envoyer les
souscriptions par mandat C.C.P. Paris 12598-48,
Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris.

MC 61-I-164 F

Toute la correspondance concernant la Rédaction
doit être adressée au nom du Rédacteur en Chef.

TAGORE, HAUTE FIGURE DE NOTRE TEMPS

Philosophe, romancier, poète et peintre, moraliste et éducateur, Rabindranath Tagore est sans conteste l'une des plus hautes et des plus nobles figures de notre temps. Il a eu l'honneur de recevoir le Prix Nobel, certes, mais distinction plus rare encore, moins évidente mais beaucoup plus révélatrice, ses œuvres ont été traduites en diverses langues par ses pairs, des écrivains aussi célèbres que lui-même : en français par André Gide et en espagnol par Juan Ramon Jimenez, tous deux Prix Nobel.

Aujourd'hui, ce n'est pas seulement au penseur et à l'écrivain que l'Inde rend hommage. Avant tout, l'Inde en Tagore admire et respecte une âme généreuse, un esprit universel, conscient non seulement des problèmes de son pays mais de ceux du monde entier, le fils de ce Maharashi Debendranath Tagore, qui fut l'un des guides spirituels du Brama-Samaj. Dans l'une de ses grandes œuvres, ce prodigieux roman qui s'intitule « Gora », Rabindranath avait choisi pour thème les épreuves de ce mouvement et les problèmes qu'il dut affronter. Ce n'est point par hasard que l'Unesco, au nombre des travaux qu'elle consacre à la célébration du centenaire de la naissance de Tagore, a décidé précisément de publier la première traduction française de Gora. Car dans cette œuvre, le poète exprime avec feu, à la faveur des émouvants épisodes que suscite son talent, sa foi en l'idéal d'un monde sans caste, un monde où n'existera aucune discrimination féroce et absurde entre un être humain et ses semblables. Gora, le héros de Tagore, s'écrie : « C'est toi qui es ma mère. La mère de mes rêves, que j'ai si longtemps cherchée pendant mon errance et mes vagabondages, assise à notre foyer et m'attendant sur le seuil de ma chambre. Pas de caste pour toi, qui ne fais pas de distinction entre les hommes. Tu ne connais pas la haine, tu ne donnes corps à rien hors le bien qui est en nous. C'est toi qui es l'Inde. »

Suit cette déclaration de Gora, que l'on pourrait attribuer à Tagore lui-même : « A pris fin ce qui en moi opposait l'hindou, le musulman et le chrétien. Aujourd'hui toute nourriture est ma nourriture. » Et il est vrai que Tagore s'est nourri de tout ce qu'offrait le monde, et son message de compréhension et de tolérance s'adresse par-delà les frontières de l'Inde à toutes les civilisations et à tous les hommes. Il est aussi message de liberté, pas seulement de liberté individuelle mais universelle : « Celui qui veut la liberté pour lui-même, a-t-il déclaré, et qui craint que son voisin ne soit libre n'est pas digne de la liberté. »

Il est juste que la terre entière s'unisse à l'Inde pour rendre solennellement hommage à celui dont la gloire a ennobli à la fois son pays et le monde.

Jawaharlal Nehru disait, dans les jours qui suivirent la mort de Tagore, en 1941 : « Gurudev et Gandhi ont l'un et l'autre beaucoup emprunté à l'Occident et aux autres pays, et particulièrement Gurudev. Ils n'étaient pas d'étroits nationalistes. Leur message était destiné au monde entier. » Tagore était en vérité un lien vivant entre l'Orient et l'Occident. Et il se voulait tel. Toute sa vie il a lutté contre la méfiance obtuse à l'égard des cultures étrangères. Il a gardé foi dans la fertilité des échanges culturels et de la compréhension amicale. Grâce à son message, il a été et reste pour l'Unesco un Guru, un sage, et c'est un devoir pour l'Unesco de saluer sa mémoire.

VITTORINO VERONESE

Message du Directeur Général de l'Unesco lors
de la cérémonie d'ouverture de l'année Tagore à Bombay, le 1^{er} Janvier 1961



RABINDRANATH TAGORE ET UN GROUPE D'ÉTUDIANTS DANS L'ÉCOLE QU'IL FONDA A SANTINIKETAN EN 1901.

HISTOIRE DU POÈTE

par Satyajit Ray

On célèbre cette année dans le monde entier le centenaire de la naissance de Rabindranath Tagore. Au nombre des manifestations organisées en son honneur, il faut noter un film documentaire consacré au grand poète indien et réalisé à la demande du gouvernement indien, par Satyajit Ray. Satyajit Ray est un metteur en scène très connu. L'un de ses films, *Pather Panchali*, a reçu un prix au Festival de Cannes en 1956 ; un autre, *Aparajito*, a reçu le Grand Prix du Festival de Venise en 1957. Le *Courrier de l'Unesco* exprime ses remerciements à la Division Cinématographique du Ministère de l'Information du gouvernement de l'Inde qui l'a autorisé à reproduire le commentaire de M. Ray. Tous les droits de reproduction de l'article (©) ci-dessous sont réservés.

Le 8 août 1941, à Calcutta, un homme est mort. Ses restes mortels ont disparu, mais nul brasier ne pourra consumer l'héritage qu'il a laissé derrière lui. Héritage de mots et de musique, de poésie, d'idées et d'idéal, qui nous atteindra demain comme il nous atteint aujourd'hui.

Nous qui lui devons tant, nous saluons sa mémoire.

La ville de Calcutta, fondée en 1690 par un Anglais nommé Job Charnock était, il y a cent ans, une active métropole. En 1877, la reine Victoria fut proclamée impé-

ratrice des Indes. Capitale de l'Inde, Calcutta devint le siège du gouvernement impérial.

Au nord de cette cité fourmillante, dans le quartier de Jorasanko, dans Chitpore, s'élevait la maison familiale des Tagore. Cette famille est de haut lignage. Elle remonte au premier groupe de savants brahmanes qui, venus de Kanauj, s'installèrent au Bengale au VIII^e siècle. Mille ans plus tard, leur descendant, Panchanan, vint dans la nouvelle cité de Calcutta et se créa une situation brillante dans une compagnie anglaise de navigation. Son petit-fils, Nilmoni, arrondit considérablement la fortune familiale et construisit la maison de Jorasanko en 1789.

Cependant, c'est avec le petit-fils de Nilmoni que la famille devait atteindre son apogée. Dwarkanath Tagore fut une des plus brillantes figures du XIX^e siècle. Il unissait à une vaste culture la générosité du cœur et une extraordinaire perspicacité commerciale. Charbon, sucre, indigo, exportation, banque, presse, tout lui réussissait. Sa fortune n'avait d'égal que sa munificence.

Bien qu'Hindou et Vichnouiste, Dwarkanath défia l'interdiction de l'orthodoxie brahmane et par deux fois vint en Angleterre. Il y obtint une audience de la reine Victoria, s'entretint avec Gladstone, dîna avec Dickens, Thackeray et Max Muller.

A la veille de sa mort, en Angleterre, Dwarkanath écrivit une lettre à son fils aîné Debendranath, lui reprochant de négliger les affaires familiales. Depuis quelques années,

Au sein d'une famille d'exception un enfant prodige

le jeune Debendranath révélait des penchants qui désolaient son père.

Tout avait commencé près d'un bûcher. On rendait les derniers devoirs à la grand-mère de Debendranath. Non loin de là, sur la rive du fleuve se tenait Debendranath. Comme beaucoup de riches fils de famille, il avait mené jusque-là une vie fantaisiste. Mais cette nuit il se sentait envahi par un sentiment étrange. Les richesses de ce monde semblaient perdre pour lui toute signification.

Alors s'ouvrit pour lui une période de profonde inquiétude, suivie d'une incessante recherche de la signification de l'existence dans les grands textes de l'Orient et de l'Occident. Il lut les philosophes matérialistes de l'Europe — Hume, Locke, Bentham et d'autres — dont les idées jouissaient d'une grande vogue auprès des étudiants de l'époque. Puis il apprit le sanscrit et lut la Mahabharata. Mais il ne trouvait pas la paix de l'âme. Un jour, le hasard lui offrit une page déchirée d'un livre sanscrit. Elle portait un verset qui disait : « Dieu est grand et pénètre toute chose. Sois heureux de ce qu'Il te donne. Ne convoite pas la richesse d'un autre. »

C'était une page des Upanishads, publiée par Raja Rammohun Roy. Rammohun avait été un grand ami de Dwarkanath. Petit garçon, Debendranath éprouvait pour cet homme une profonde et silencieuse admiration. Mais l'ampleur de la vision de Raja, la noblesse et la hauteur de sa mission dépassaient la compréhension de l'enfant. Il vivait à une époque où l'héritage spirituel de l'Inde sombrait dans la bigoterie et la superstition.

Rammohun prônait l'éducation occidentale pour les Indiens, car il voulait que les idées nouvelles de l'Ouest se répandissent en Inde. Mais il demandait aussi que tout ce qui est vérité et sagesse dans notre héritage soit respecté. Son étude personnelle des Upanishads lui avait permis de dégager la base monothéiste de l'Hindouisme dont il voulait dans ses écrits et ses conférences instruire ses contemporains.

Son œuvre resta inachevée, car la mort le surprit en Angleterre. Et Debendranath, inspiré par deux lignes du texte sanscrit, allait se révéler comme son véritable fils spirituel et son héritier.

Debendranath accepta le mépris de la société pour prêcher la foi monothéiste, qu'il appelait Brahmoïsme, mais pour ses disciples — et ils étaient nombreux — il était le Maharshi, le Sage.

QUAND Rabindranath naquit, le Maharshi avait 45 ans. Sa femme Saradmoni en avait 33. Rabindranath était leur quatorzième enfant. L'aîné était Dwijendranath — poète, philosophe, mathématicien. Le second, Satyendranath, était un érudit sanscrit qui traduisit la Gita et le Meghdout en versets bengali, partit en Angleterre et revint comme le premier Indien, membre du Service Civil des Indes. Le cinquième fils, Jyotirindranath, musicien-né, traduisit Molière et les drames sanscrits en bengali, et écrivit quelques-unes des pièces de théâtre bengali les plus connues de son époque. Parmi les filles, il y avait Swarnakumari, la première romancière de l'Inde et la première femme qui y dirigea un journal littéraire. Bref, tous étaient doués et s'adonnaient à la création artistique.

Pour Rabi, le temps n'était pas encore venu de participer aux activités des aînés. Sortir dans la rue n'était pas permis non plus, et c'était bien dommage, car rien ne semblait plus fascinant à l'enfant que le monde extérieur.

A sept ans, Rabi fut envoyé à l'école. Il fréquenta quatre écoles et les détesta toutes. Cependant, son éducation ne fut pas négligée. Son troisième frère, Hemendranath, se chargea de ses études à la maison, et l'emploi du temps était rigoureux.



LES DONS ET LA CULTURE distinguaient tous les membres de la famille de Tagore, et cette atmosphère raffinée facilitait singulièrement l'épanouissement de son génie. Le grand-père de Tagore s'était rendu en Angleterre en dépit des préventions de l'époque. Son père se révolta contre l'orthodoxie et ressuscita la foi brahmane; au nombre des frères et des sœurs de Rabindranath on compte un érudit, un poète, un musicien et la première femme qui ait dirigé un journal littéraire en





Inde. Ci-dessus à gauche, Rabindranath en 1881, dans le rôle de Valmiki, qu'il joua dans son opéra **Valmiki Prativa** (Portrait de Valmiki, le grand sage). Ci-dessus, représentation en 1916, de sa pièce **Phalgemi**, jouée par la troupe familiale. De gauche à droite, les neveux de Tagore, Abanindrath, Sawarendranath et Gaganendranath, Willie Pearson, un ami anglais et Tagore lui-même. Ci-dessous à droite, Tagore et sa jeune épouse ; ci-dessous, les parents de Tagore.



Il a nommé son école "Le Havre de Paix"

Quand Rabi eut 12 ans, Debendranath partit pour un voyage au nord de l'Inde et emmena l'enfant. La dernière étape de ce long voyage était la maison d'accueil pour les hôtes de marque, à Bacrota, le plus haut sommet de Dalhousie, au Pendjab.

Debendranath apprit à Rabi à se conduire seul, à se lever avant le soleil, à connaître la valeur de l'argent et à tenir des comptes. Souvent, l'enfant terminait sa journée en chantant des chants religieux pour son père.

A 13 ans, il publia son premier recueil de poèmes, *Kabikahini*. Trois ans plus tard, Dwijendranath fonda une revue littéraire appelée *Bharati* et Rabi y trouva un magnifique champ d'expérience. Il y publia des essais sur Dante, Pétrarque, dont il avait eu la révélation dans la bibliothèque de son frère aîné, Satyendranath, à Ahmedabad. L'épouse de Satyendranath, Gnanadanandini, qui avait vécu en Angleterre avec ses deux enfants, était une femme remarquable que son mari avait poussée à quitter la réclusion orthodoxe. Pendant l'été de 1879, Rabi s'embarqua pour l'Angleterre et rejoignit Gnanadanandini à Brighton. Si le but de ce voyage était de donner à l'enfant une éducation complète, il ne fut pas atteint, car Rabi revint l'année suivante, sans avoir achevé ses études à l'Université de Londres.

Pendant son séjour en Angleterre, Rabi avait fait connaissance de la musique occidentale. Certaines des mélodies qu'il avait apprises trouvèrent leur place dans son bel opéra *Valmiki-Prativa*. Toutefois, il intégra à d'autres thèmes issus des ragas classiques de l'Inde et pour la première fois intégrés à la musique lyrique.

Valmiki-Prativa fut monté dans la maison des Tagore. Rabindranath lui-même y jouait le rôle du bandit devenu poète. Le reste de la troupe était composé de la famille Tagore.

Au nombre des spectateurs, il y avait Bankim Chandra Chatterji, grande figure littéraire du temps. Lorsqu'un an plus tard, Rabindranath publia son *Sandhya-Sangeet*, Bankim Chandra félicita personnellement le poète et reconnut la place prédominante qu'il occupait dans la jeune génération littéraire.

Parmi tous les membres de la famille de Rabi, il en était deux plus près de son esprit et de son cœur, Jyotirindranath et sa femme, Kadambari Devi, qui avait deux ans de plus que le poète. Elle était sa meilleure amie et son critique le plus sévère. Rabi vécut avec eux pendant quelque temps dans *Sudder Street*, à Calcutta.

A 22 ans, Rabindranath épousa Bhabatarini Devi ; le vieux nom démodé fut changé en *Mrinalini*. Deux mois avant le mariage, son père lui avait écrit, lui demandant de se préparer à veiller aux intérêts de la famille. Après un stage préparatoire dans les bureaux de l'Etat, Rabindranath s'installa au cœur même du Bengale rural, dans la région de la rivière Padma.

AVEC un souci de réalisme rare chez un poète, mais caractéristique de tous les Tagore, Rabindranath essaya toujours de vivre en contact avec les pauvres paysans de sa région pour connaître leur vie et leurs peines, afin d'améliorer leur niveau de vie. Le reflet de cette étude est évident dans son œuvre et le bénéfice qu'il a retiré personnellement de ce contact avec les aspects fondamentaux de la vie et de la nature, et l'influence qu'il exerça sur sa vie et son œuvre sont incommensurables.

Vivant le plus souvent sur son bateau et épiant la vie par la fenêtre, il vit s'ouvrir devant lui un monde nouveau de sons, de couleurs et de sentiments. C'était un monde dans lequel l'homme et la nature étaient intimement mêlés. Les hommes prirent leur place dans une suite d'admirables nouvelles et la nature dans un jaillissement de chants et de poèmes. Le thème dominant est toujours celui de la plume, joyeux et terrible.

En 1901, Rabindranath avait 40 ans. Sa production déjà énorme de poèmes et de pièces de théâtre avait été groupée en une grande œuvre, comprenant 21 ouvrages dont *Sonar Tari*, son premier chef-d'œuvre.

8 Pendant la même année 1901, advint un événement d'une toute autre nature. En 1862, un an avant la naissance de Rabindranath, le Maharshi avait acquis un nou-

veau domaine à Bolpur, dans le district de Birbhum dans l'ouest du Bengale. La propriété en fut donnée à un comité directeur et le contrat spécifiait que l'endroit devait servir à la méditation sur l'Être Suprême et Sans Forme. Suivant les volontés du Maharshi, une salle de prières et un temple avaient été édifiés et près du temple une résidence qui fut nommée Santiniketan — le Havre de Paix.

Rabindranath se souciait de l'éducation de ses enfants et il décida de tenter une expérience pédagogique à Santiniketan. Ce serait une école, mais pas semblable à celle qui avait été le cauchemar de son enfance. Elle serait pareille aux ermitages sylvestres de l'Inde classique.

Mais ce n'était pas une petite affaire. Pour trouver l'argent nécessaire, Rabindranath dut céder ses droits d'auteur. Sa femme l'aïda en vendant ses bijoux de mariage. Trois mois après l'ouverture de l'école, elle tomba malade. Deux mois plus tard, elle mourait. Pour Rabindranath, c'était le début d'une série de drames familiaux.

Neuf mois après la mort de sa femme, il perdit sa seconde fille Renuka. Mais le plus terrible l'attendait quatre ans plus tard. Son plus jeune fils Sami promettait de ressembler à son père à bien des égards. A douze ans, il fut emporté par le choléra.

C'EST au milieu de ces deuils que Rabindranath participa à l'un des soulèvements les plus dramatiques de l'histoire de l'Inde. En décembre 1903, lord Curzon, gouverneur général, fit connaître sa décision de diviser le Bengale en deux provinces. L'idée était de faire naître une province à majorité musulmane, ce qui aurait favorisé les conflits entre les deux grands groupes religieux et empêché la naissance d'une unité possible contre le gouvernement.

Mais en proposant la séparation, Curzon ne fit qu'aviver la flamme patriotique qui couvait dans l'âme de certains visionnaires depuis le début de la renaissance au Bengale. Ces hommes se révélèrent et poussèrent les masses à protester. Rabindranath composa de frémissants chants patriotiques, chantés dans les rues de Calcutta par des manifestants, en tête desquels marchait le poète lui-même.

Le 27 octobre 1905, la scission devint un fait accompli. Pour une protestation que seul un poète pouvait concevoir, Rabindranath transforma le Jour Noir en grande fête populaire de *Rakhibandhan* — le lien de l'amitié.

Mais le mouvement *swadeshi* devait grandir et prendre une tournure qu'il n'était pas possible de prévoir à son origine. Tout en reconnaissant le courage et le patriotisme de ceux qui tuèrent et furent tués dans une lutte farouche pour la liberté, Rabindranath ne pouvait accepter le terrorisme. Il prit position clairement. Le chemin de la violence n'était pas fait pour l'Inde. Seul un travail constructif, mené dans un esprit de tolérance, pouvait conduire au bien.

Il se retira de l'arène politique, et se consacra au bien-être de ses paysans dans ses domaines. Et à de nombreuses autres activités : il enseignait dans son école, publiait des journaux et s'engageait dans toutes les formes possibles d'activité littéraire.

La célébration de son cinquantième anniversaire à Calcutta prouva que ses compatriotes le tenaient maintenant pour leur grand écrivain. Organisée par l'Académie littéraire du Bengale et suivie par des milliers de personnes, ce fut une cérémonie sans précédent aux Indes. Mais pour le monde extérieur, Rabindranath était toujours un inconnu.

Le but de la visite que fit Rabindranath en Angleterre, en 1912, était d'étudier les méthodes pédagogiques de l'Occident et aussi de faire connaître à l'Occident son propre travail à Santiniketan.

Il avait apporté avec lui un carnet, contenant ses propres traductions en anglais de quelques-uns de ses poèmes, en particulier la *Gitanjali*. Il montra ses traductions au peintre anglais William Rothenstein qu'il avait rencontré en Inde. Rothenstein fut si frappé qu'il envoya une copie de la traduction au grand poète irlandais Yeats.

Présentant ces poèmes devant une réunion d'écrivains et d'intellectuels anglais, Yeats déclara : « Je ne connais aucun homme de mon temps ayant écrit, en anglais, quelque chose de comparable à ces chants. Bien que traduits



DES ESPRITS FRÈRES. En 1921, Tagore fit la connaissance de l'écrivain français Romain Rolland. Malgré les barrières du langage — ils devaient avoir recours à un interprète — les deux hommes éprouvèrent l'un pour l'autre une si grande sympathie que l'année suivante Tagore écrivait à l'un de ses amis : « De tous les hommes avec qui j'ai été confronté en Occident, c'est Romain Rolland qui m'a le plus ému, comme le plus proche de mon cœur, et le plus étroitement apparenté à mon esprit. » La photo ci-dessous a été prise dans le jardin de l'écrivain, à Villeneuve, en Suisse (1928). Les rencontres avec Tagore ont été rapportées en détail dans le *Journal de Romain Rolland*, publié aux Editions Albin Michel à Paris, sous le titre « Inde, Journal 1915-1943 ». Ci-dessus, Tagore en compagnie de Paul Geheeb, le fameux théologien et éducateur allemand, en 1930.

Photos (©) Rabindra Sadana, Visva Bharati.



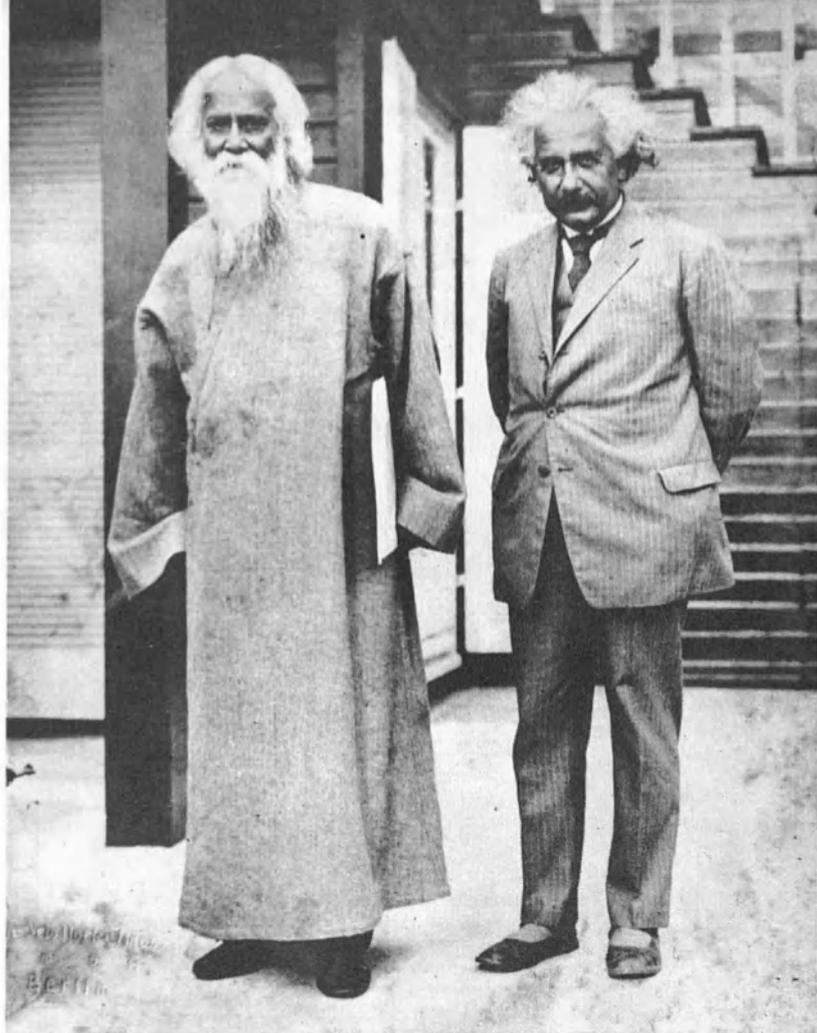


Photo © Rabindra Sadana, Visva Bharati, Inde.



DEUX NOMS CÉLÈBRES, deux humanistes : en 1930, à Berlin, Tagore et Albert Einstein se rencontraient. L'idéal humaniste de Tagore ne pouvait laisser indifférents les meilleurs esprits, et certains des hommes les plus remarquables de l'époque devinrent ses amis. D'autres Européens allèrent aux Indes et travaillèrent avec lui.

HISTOIRE DU POÈTE (Suite)

Pour un monde harmonieux et fraternel

dans un anglais littéral, ils demeurent exquis par le style et la pensée. »

La *Gitanjali* fut publiée la même année en Angleterre. Peu d'autres poètes ont connu ainsi la gloire mondiale. Le Prix Nobel fut décerné à Tagore en 1913. Aux États-Unis, au Japon, Rabindranath lança, en 1916, de vibrants appels à la paix. Il sentait que seule une coopération entre tous les intellectuels pourrait ramener la paix dans le monde. Il disait : « Chaque homme de ce temps doit se préparer à l'aube d'un nouvel âge où il découvrira son âme dans l'unité spirituelle de l'humanité entière. »

Poursuivant son idéal de coopération internationale, Rabindranath donna à l'école de Santiniketan un nouveau nom et une nouvelle organisation « Yatra Visvam Bharati Ekanirham ». — « Un seul foyer pour tous les hommes », telle était la devise de l'Université Mondiale Visva-Bharati qui fut inaugurée en décembre 1918 par le vieux philosophe Bragendranath Seal.

Rabindranath consacra tout l'argent de son Prix Nobel à son Université. Bien que la paix ait été rétablie en Europe, elle ne l'était pas en Inde. La loi Rowlatt, interdisant tout mouvement politique, jeta bas les espoirs indiens d'un gouvernement autonome que les dirigeants anglais avaient promis tout au long des années de guerre.

A cette époque, la scène politique indienne était dominée par Mohandas Karamchand Gandhi. Avocat en Afrique du Sud, Gandhi avait combattu pour les droits des Indiens vivant dans ce pays. En protestation contre la loi Rowlatt, Gandhi lança un mouvement de résistance passive. Mais les masses comprirent mal le mouvement, et le bruit ayant couru de l'arrestation de Gandhi, la violence éclata dans de nombreux coins du pays. Les répressions du gouvernement furent sans aucune commune mesure avec les troubles qui avaient éclaté.

10 Dans le Pendjab, la loi martiale fut déclarée. A la tête de la garnison d'Amritsar se trouvait le général Dyer. Le premier jour du mois de Vaisakh, la foule s'amassa dans

le Jallianwallabagh, comme chaque année. C'était une foule pacifique. Mais Dyer ne le prit pas ainsi.

Les nouvelles d'Amritsar furent interceptées par le gouvernement, mais les détails parvinrent à filtrer à travers le pays jusqu'au Havre de Paix.

Rabindranath se précipita à Calcutta. Mais la loi dite de Défense de l'Inde était encore toute-puissante et aucun dirigeant ne voulut le suivre dans l'organisation d'un mouvement de protestation.

A 4 heures du matin, le 30 mai, Rabindranath terminait une lettre. Elle était adressée au vice-roi, lord Chelmsford. Condamnant le gouvernement pour les massacres de Jallianwallabagh, Rabindranath concluait en ces termes : « Je désire demeurer sans aucune distinction spéciale aux côtés de mes compatriotes, dont la soi-disant insignifiance semble justifier une dégradation indigne de la nature humaine. Voilà pourquoi je demande à Votre Excellence de me relever de mon titre de chevalier. »

Les dix années suivantes de la vie de Rabindranath furent pleines d'une incessante activité. La nécessité de voyager et de recueillir des fonds pour son université le conduisit dans toutes les parties du monde, et l'Occident, comme l'Orient, l'accueillit à bras ouverts.

En partant, il répétait son message de paix et soulignait l'importance d'une coopération intellectuelle entre les nations. Il disait : « Nous devons comprendre que l'isolement de la vie et de la culture ne peut être un sujet de fierté pour aucune nation. Dans le monde humain, les dons doivent être réciproques et non à sens unique. »

Et encore : « Je ne place ma confiance dans aucune institution nouvelle, mais dans tous les êtres, qui, à travers le monde, ont une pensée claire, des sentiments nobles, une vie droite, car ils sont le canal de la vérité. »

Ses grandes idées humanistes trouvèrent un écho ; les meilleurs esprits de l'Europe s'y rallièrent et certains devinrent ses intimes amis.



LA RECHERCHE DE L'UNITÉ humaine dans la diversité poussa Tagore à voyager aux confins de la terre. « L'uniformité », a-t-il dit, « n'est pas l'unité. Seuls peuvent s'unir ceux qui ne se ressemblent pas. Et les nations qui ravissent à d'autres nations leur indépendance détruisent l'interdépendance. » Car Tagore était convaincu que seule l'interdépendance peut résoudre les problèmes de l'âge moderne. Ci-dessus, en 1930, des citoyens soviétiques se rassemblent pour accueillir Tagore à Moscou, et la jeunesse l'entoure alors qu'il visite un centre de l'organisation des « Pionniers ».

Photos officielles, Union Soviétique.

Pendant ce temps, l'institution de Santiniketan avait pris un ample développement. Son programme d'études était largement étendu. Il y avait le Kalabhawan pour l'étude de la peinture, sous la conduite de maîtres comme Nandalal Bose, qui était lui-même un élève d'Abanindranath, neveu du poète. Le Sangeet Bhawan, qui abordait tous les aspects de la musique indienne et avait également été développé par un autre neveu du poète, Dinendranath. Les études orientales avaient été spécialement envisagées et des étudiants arrivèrent de l'étranger pour assister aux conférences. Il vint des hommes comme Winternitz, Sylvain Lévi, Leshy, Sten Konow.

Mais certains Européens firent encore plus. Charles Freer Andrews, un missionnaire qui avait assisté aux lectures faites par Yeats de la Gitanjali, et William Winstanely Pearson, qui avait connu le poète en Angleterre, vinrent à l'Ashram dès sa fondation. Un autre Anglais, Leonard Elmhirst vint lui aussi au Santiniketan, attiré par le poète, et prit en charge l'institut de recherches agronomiques, une autre expérience de Rabindranath, à Surul, à quelques kilomètres de Santiniketan.

Le dernier voyage du poète en Europe commença par une visite à Oxford, où il donna une série de conférences qui furent plus tard publiées sous le titre : « La religion de l'Homme ». C'est aussi au cours de ce voyage que Rabindranath alla pour la première fois en Russie soviétique.

A la veille de son départ de Moscou, il déclara à ses hôtes : « Vous avez reconnu cette vérité, que celui qui veut libérer la société de tous ses maux doit les extirper jusqu'à la racine, et que la seule voie pour cela est l'éducation. » En Russie comme dans tous les autres lieux qu'il visita, Rabindranath fit des expositions de ses peintures. A l'âge de 70 ans, Rabindranath avait découvert un nouveau mode d'expression, et le point de départ fut surprenant.

En 1931, les principaux citoyens de Calcutta s'unirent dans un appel pour célébrer le 70^e anniversaire du poète. Ce fut réellement une célébration digne de son objet. En témoignage d'amour et de vénération, un Livre d'Or fut composé par les intellectuels du monde entier. Ceux qui en avaient pris l'initiative en étaient trois Européens et deux

Hindous. C'était Romain Rolland pour la France, Albert Einstein pour l'Allemagne et le poète Kostos Palamas pour la Grèce. L'un des deux Hindous était le savant Jagadish Chandra Bose, ami du poète depuis quarante ans, l'autre était le Mahatma Gandhi. L'apparence physique, les habitudes, le mode de vie, tout chez ces deux hommes était différent. A plusieurs moments critiques de la vie politique indienne, leurs vues avaient divergé. Mais ces oppositions n'étaient que de surface ; des affinités profondes renversaient toutes les barrières occasionnelles.

Les dernières années de la vie du poète s'écoulèrent essentiellement dans son cher Santiniketan. Il pouvait choisir parmi les petites maisons que l'on avait construites pour lui, car il n'aima jamais rester longtemps sous le même toit, ni même dans la même chambre. Il y avait sans doute dans cette impatience le symbole de ce refus de s'assujettir à une règle qui avait marqué toute sa vie.

Le 7 mai 1941, il eut 80 ans. Trois mois plus tard, il quittait à jamais son Ashram. C'est gravement malade qu'il arriva à la maison de ses ancêtres à Calcutta.

En dépit de son état, Rabindranath assista à son 80^e anniversaire à Santiniketan. A cette occasion, il avait composé un message, son dernier message au monde. Il s'intitulait : « La crise de la civilisation ». Cette soi-disant civilisation moderne secouée jusque dans ses fondements par de barbares guerres d'agression.

Dans ce message, Rabindranath disait : « J'ai cru un certain temps que les sources de la civilisation se trouvaient au cœur de l'Europe, mais, aujourd'hui, alors que je suis prêt à quitter le monde, cette foi m'a abandonné. Je regarde autour de moi et je ne vois que les ruines de cette orgueilleuse civilisation, dispersée comme un vaste amas de futilités. Et cependant, je ne commettrai pas ce péché grave de perdre ma foi dans l'homme. J'attendrai le jour où cet holocauste prendra fin et où l'air retrouvera sa clarté grâce à l'esprit de dévouement et de sacrifice. Peut-être cet aube naîtra-t-elle de cet horizon, l'Orient, duquel jaillit le soleil. Ce jour-là, l'homme vaincu retrouvera par-delà toutes les barrières la voie perdue de son héritage. »

PRÈS DE CETTE STÈLE SOUS UN ARBRE, Tagore à l'âge de 44 ans. La stèle signale le lieu solitaire où le père de Tagore s'arrêta pour méditer alors qu'il faisait un pèlerinage vers l'Himalaya. Ici même, des années plus tard, Tagore créa son école expérimentale, qui allait devenir célèbre dans le monde entier, Santiniketan ou le Havre de Paix.



তিনি
আমার প্রাণের আশ্রয়,
মনের আনন্দ,
আমার শান্তি।



Photo © Rabindra Sadana, Visva Bharati.

LE REBELLE ET LE PRÉCURSEUR

par Humayun Kabir

TAGORE croyait — et tout homme qui a réfléchi le croit avec lui — que l'éducation constitue la base même de la société, que les maîtres à penser d'aujourd'hui décident du destin de la société de demain et de l'avenir. Comment les hommes sont-ils instruits, de quel idéal sont-ils imprégnés ; quelle forme de caractère développe-t-on en eux, quelle connaissance leur octroie-t-on ; quelles sont les disciplines qui leur sont imposées ; de quelle manière forme-t-on leur esprit — toutes choses qui, en fin de compte, modèlent la destinée de l'homme.

L'idéal de Tagore en matière d'éducation était à la fois révolutionnaire et traditionnel. Il eut la sagesse de comprendre que seules réussissent les révolutions qui s'appuient sur les acquisitions du passé. Une révolution qui fait table rase du passé, une révolution qui rejette et nie la tradition finit par être vaincue. Les révolutions ne sont victorieuses que si elles découvrent à nouveau les valeurs du passé et les remodelent pour les adapter aux besoins nouveaux d'une époque.

Tagore fut un éducateur révolutionnaire à la fois en théorie et en pratique. Son expérience personnelle — il avait échappé de très bonne heure à l'enseignement conventionnel — lui avait donné la conviction que la routine scolaire, en particulier le fait d'infliger aux enfants des livres et des sujets d'étude qui ne les intéressent pas, entrave plus qu'elle n'aide le développement de leur esprit. Il comprit que les enfants ne pouvaient s'épanouir de cette manière. Sa propre expérience encore lui avait appris qu'une éducation sans lien avec la vie sociale et les traditions culturelles, et pis encore, coupée de tout contact avec la nature, devenait pour l'enfant un tourment et une agonie.

Pour Tagore, l'éducation devait permettre à l'enfant de se développer dans l'ensemble des forces de la nature. Il pensait que la grandeur de la terre ou l'infini du ciel, la paix du soir ou l'élan du matin, la beauté des étoiles ou le rayonnement du soleil influent sur la personnalité de l'enfant. Peu à peu, les éléments devenaient une part de son être, si bien qu'ils formaient les harmonies de sa nature profonde, exactement comme existent les harmonies du cosmos. Tagore n'ignorait certes pas que la vie est pleine de discordances et de heurts, mais il pensait que les discordances et les heurts mineurs trouvaient toujours un apaisement au sein d'une harmonie plus essentielle. Nous devons chercher à atteindre la même harmonie dans nos facultés. Tagore enseignait que l'intelligence peut être développée comme la sensibilité et la volonté, et que tous les aspects de la personnalité peuvent s'épanouir dans les actes les plus divers.

Il ne croyait pas à des méthodes d'éducation étroites et figées. Sa conception de l'éducation s'exprimait hardiment en termes humains. Dans son système, l'art avait sa place près des mathématiques et des sciences. Il croyait, et il a tenté de mettre ses idées en application dans son école, que tous les aspects de la personnalité de l'enfant doivent être développés harmonieusement. Il a été l'un des tous premiers pédagogues modernes à prôner l'activité comme principe majeur de l'éducation. Sans doute les penseurs

13

En classe comme au village, morale et beauté ne font qu'un

soucieux de problèmes de l'éducation ont-ils partagé son idéal dans tous les pays du monde, mais l'apport tout à fait particulier de Tagore vient de ce qu'il a mis l'accent sur la nécessité de développer l'harmonie et d'atteindre l'équilibre accompli de la personnalité. Il était convaincu qu'il ne faut rien étouffer de peur de tout déformer. Pour Tagore, la beauté devait être morale, et tout ce qui était moral devait être imprégné de beauté. La quête de la vérité, de la beauté et du bien constituait la fin de toute vie humaine, et le but de l'éducation était précisément de permettre aux hommes et aux femmes de les rechercher, de les reconnaître et de les réaliser.

Ce fut en 1901 que Tagore fit de Santiniketan une école. Au début, il avait à peine une douzaine d'élèves, dont son propre fils. Il allait de soi que le fils de Tagore étudiait dans sa propre école, car il n'était pas de ces pédagogues carriéristes qui ne tarissent pas d'éloges sur les méthodes nouvelles tout en envoyant leurs enfants dans les écoles traditionnelles. Le fils de Tagore vint à Santiniketan parce que Tagore avait foi en Santiniketan, mais certains de ses élèves s'y rendirent parce que dans les autres écoles, ils étaient restés des cancre. Il arriva aussi parfois que les nouvelles recrues étaient des enfants dont on ne s'occupait guère dans leur famille, et ce furent justement certains d'entre eux qui devinrent les plus remarquables fils de l'Inde moderne. En soixante ans, Santiniketan a donné à l'Inde un ministre de la Justice, des ministres, des secrétaires d'Etat et des magistrats, des professeurs, des savants, des artistes, des philosophes.

Tagore croyait que toute personne recèle une semence de divinité. Tout homme a en lui une promesse de perfection ; il faut seulement qu'il sache développer ses ressources. Santiniketan a justifié tous les espoirs de Tagore, et fait la preuve que si l'appréhension pédagogique est juste et sensible, il n'est pas de cimes que l'individu ne puisse atteindre. Et ce n'est que parce que nous ne savons pas identifier nos possibilités, parce que nous laissons notre personnalité s'altérer au nom de considérations futiles, que les êtres humains ne s'améliorent pas. Socrate ou Kalidasa, Ibn Khaldoun ou Rabindranath Tagore, certes, sont des personnages exceptionnels, mais tout homme peut devenir précieux pour la communauté dont il participe et à laquelle il peut donner autant qu'il reçoit.

TEL est l'idéal que défendait Tagore : harmonie de l'enseignement, harmonie de tous les aspects de la personnalité, la sensibilité, l'intelligence et la volonté devant aboutir à l'harmonie de l'homme et de la nature. Aujourd'hui, les idées de Tagore sont devenues familières aux éducateurs du monde entier. Il m'est arrivé de penser que si Tagore s'était borné à exprimer son idéal de formation humaine et à l'appliquer à Santiniketan, on lui aurait cependant rendu hommage comme à l'un des plus grands philosophes de l'éducation que le monde ait connus au cours des cent dernières années.

Tagore se méfiait des œillères du conformisme. Il s'est toujours élevé contre ce qu'il appelait *Achalayatan*, une institution pétrifiée, des habitudes de routines, des certitudes mortes. Les écoles qui n'assuraient pas le libre développement de l'esprit étaient pour lui des prisons, sans rayonnement aucun. Il s'est insurgé contre les contraintes et il était convaincu que ce n'est que grâce au changement, grâce au mouvement en avant que les valeurs spirituelles pourraient persister. Chaque pays, chaque communauté a sa culture propre, ses besoins particuliers. Chaque âge, chaque période a ses propres exigences. Il jugeait que nos programmes doivent changer avec les époques, elles-mêmes changeantes. Les valeurs sont éternelles, mais l'expression qu'elles reçoivent dans les institutions, les traditions et les usages doit changer si nous voulons rester fidèles à leur signification essentielle. Il disait volontiers que c'était l'esprit qui commandait et non la lettre, et que nous devions respecter l'esprit mobile et vivant et non une enveloppe formelle.

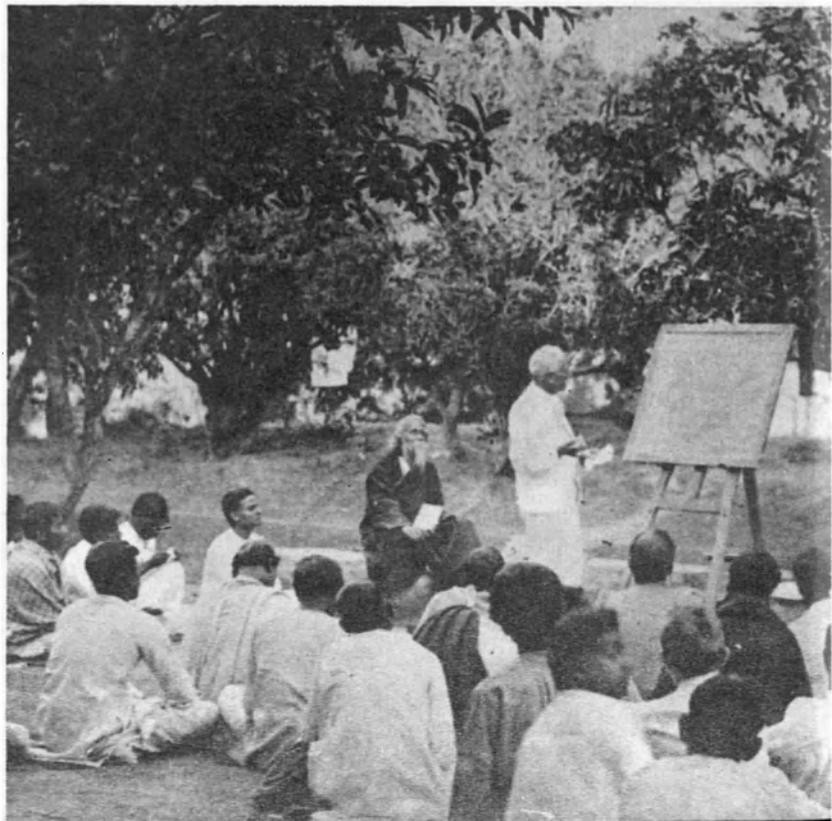
14 L'une des choses dont l'Inde moderne est fière, l'une des choses dont nous espérons le plus — orgueil de ce qui a été accompli, espoir en ce que nous nous promettons

de réaliser — c'est ce que nous appelons le programme de développement communautaire. Ce programme est devenu un symbole d'espoir dans nos villages, et ce n'est pas par hasard qu'il véhicule les enseignements et les actes de Tagore. Il y a plus de soixante ans, Tagore disait que le plus grand malheur de l'Inde, c'était que Shree (la grâce et la beauté) ait déserté les villages. La culture moderne est surtout aujourd'hui une culture urbaine. Le mot même de « Civilisation » évoque ce qui a toujours été en rapport avec la cité, mais dans les temps modernes la concentration de la population dans les villes s'est beaucoup accrue. Aujourd'hui, dans le monde entier, un courant irrésistible emporte des campagnes vers les villes les hommes et les femmes les plus doués et les plus énergiques. Aussi la vie villageoise devient-elle de plus en plus exsangue et le fossé se creuse de plus en plus profondément entre la ville et le village. Et malgré les conseils qu'ont dispensés un Ruskin, un Tolstoï et un Gandhi, nul ne retourne à la terre.

Tagore, il y a plus de soixante ans, a vu la solution à ce problème. Il disait que ce n'était pas en donnant des conseils que l'on briserait le cercle vicieux, pas plus qu'en parlant avec lyrisme des beautés de la vie rurale, mais en créant des villages qui deviendraient de nouveaux foyers de culture spirituelle. S'il nous était possible de transformer le modèle établi de la vie rurale, et de faire des villages qui, en quelque manière, seraient des villes, si le fossé profond qui sépare aujourd'hui le village et la ville peu à peu se comblait, alors, et alors seulement, l'exode vers les villes prendrait fin.

Je crois qu'il est vrai de dire qu'après 3 000 ans le village indien est entré à présent dans la voie des transformations. Pendant près de 3 000 ans, nos méthodes d'agriculture ont à peine changé ainsi que le mode de vie de nos villages, et les transformations minimes qui sont intervenues ont souvent aggravé les choses. Il y a 6 000 ans nous avions aux Indes la grande civilisation de Harappa et de Mohenjo Daro. Cette civilisation se distinguait par des villes de construction planifiée, avec un réseau de rues et d'égouts planifié, qui auraient soutenu la comparaison avec les villes modernes de l'Europe occidentale et de l'Amérique. Mais depuis 3 000 ans, quelque chose est survenu qui a tout gâché. Nous avons perdu, dans l'Inde, le savoir et l'esprit d'entreprise si bien qu'aujourd'hui les conditions d'hygiène dans les campagnes sont telles qu'il vaut mieux les passer sous silence.

SANTINIKETAN devint, en 1918, Visva Bharati, l'Université du monde. Tagore était certain que les valeurs de l'Orient et de l'Occident permettraient le développement d'un esprit humaniste universel. Ci-dessus, l'orientaliste français Sylvain Lévi faisant une conférence. A l'arrière-plan, Tagore l'écoute attentivement.



Les constructions sont si misérables que nous en avons honte. Les routes, la distribution d'eau, et d'autres services publics sont tout à fait pitoyables. La misère, la saleté, la pauvreté, l'obscurantisme et la famine ont duré 3 000 ans, mais au cours de ces dix dernières années — depuis que l'Inde est devenue libre — un énorme effort a été accompli pour vaincre ces calamités. Nous cherchons aujourd'hui à ranimer le vieil esprit d'initiative et d'entreprise, et à apporter les conditions d'une vie nouvelle au monde rural. Nous voulons amener l'eau dans les villages qui auparavant en manquaient afin de transformer les anciennes méthodes traditionnelles d'agriculture, et construire de nouvelles routes et de nouveaux centres municipaux, en un mot un nouveau système d'économie rurale et de vie rurale.

Peut-être s'étonnera-t-on d'apprendre que ce programme est celui-là même que Tagore a préconisé il y a 60 ans. Il y a 60 ans, autour de Santiniketan où il fondait son école, il a esquissé le premier plan de reconstruction de la vie villageoise. Et chose remarquable, il cherchait à mener à bien son programme en faisant appel à l'initiative et à la participation des ruraux. L'œuvre qu'il avait entreprise à petite échelle se développa jusqu'en 1921 pour aboutir à la formation de l'Institut Rural de Sriniketan, grâce à l'aide d'un ami et admirateur anglais éclairé. Sriniketan nous donne le premier programme intégral de ce qu'aujourd'hui on appelle en Inde un développement communautaire.

AVANT même le début du xx^e siècle, Tagore avait déclaré qu'il ne pouvait être question pour l'Inde de régénération économique ni de liberté politique, ni d'élévation du niveau de vie, ni de formation d'un nouveau type d'homme en Inde avant que les villages n'aient été transformés. Il soulignait qu'il y avait un lien étroit entre la vie économique et la vie culturelle, entre les impératifs moraux et les impératifs politiques. Le peuple hindou ne deviendrait capable de création que lorsque ses problèmes sociaux et économiques auraient été résolus. Tagore disait encore que la servitude politique n'est que le symptôme manifeste d'une maladie interne.

Quand les Indiens retrouveraient leurs caractéristiques profondes, développeraient leur sens esthétique et chercheraient à atteindre des fins morales, quand ils commenceraient à lutter pour leur propre équilibre économique et leur dignité personnelle, ils seraient délivrés de l'asservissement politique comme le serpent de sa peau à la fin de l'hiver. Tagore aimait à redire que seule notre renaissance apporterait la solution de nos problèmes politiques, et que

cette solution seule donnerait du même coup la solution des problèmes fondamentaux du monde moderne.

Je voudrais mettre en lumière un autre élément de l'idéal économique de Tagore. Il n'était nullement rétrograde et savait parfaitement que la nouvelle ère était celle de la machine. Certes, il chérissait l'artisanat, et il savait que les objets les plus beaux sont ceux que crée la main de l'homme, mais il savait aussi que pour le monde moderne la machine s'imposait, si l'on voulait pourvoir aux besoins de millions d'êtres humains. Mais ce que voulait Tagore, c'est que la machine soit l'esclave de l'homme, et non son maître. Sous cette réserve, il admettait la machine sans autre restriction. Or, la structure économique que l'on cherche à établir aux Indes aujourd'hui est en parfait accord avec l'idéal de Tagore. C'est une structure où l'industrie lourde se développera parallèlement aux industries de production, une structure dans laquelle certains commerces et certaines industries seront sous contrôle et réglementation publics, mais parallèlement avec d'autres sphères de l'activité économique où l'entreprise privée gardera sa libre initiative. Cette structure d'économie mixte, mixte à la fois à cause de l'union de l'entreprise publique et de l'entreprise privée, et de celle de la mécanisation à grand rendement et de l'artisanat de production soignée est justement ce que préconisait Tagore, ce qu'il cherchait à promouvoir.

Et c'est encore à Tagore que l'on doit pour une bonne part l'élargissement de l'horizon universel dans l'Inde moderne. A notre époque les grandes nations sont séparées par des évolutions très différentes, des conflits violents ébranlent les bases de la société, des divergences philosophiques, religieuses et morales compromettent l'avenir de l'homme. Une catastrophe ne pourra être évitée que si nous apprenons la tolérance, si nous apprenons à respecter et à accepter des attitudes qui ne sont pas les nôtres. Pour emprunter le langage du Bouddhisme, le principe caché d'une telle attitude est le principe de Panchila. Qu'on le nomme si l'on veut coopération, ou coexistence, ce n'est que le principe fondamental du fédéralisme qui reconnaît la dignité de chaque élément, et qui doit assurer à tout homme le droit de vivre en être civilisé dans un monde civilisé.

Humayun Kabir est ministre des Affaires culturelles et de la Recherche scientifique du gouvernement de l'Inde. Poète de renom, écrivain et éducateur, le professeur Kabir était président de la Conférence pan-indienne pour l'Éducation en 1958, de la Convention des écrivains indiens en 1956 et du Congrès indien de Philosophie. Citons au nombre de ses ouvrages : « Men and Rivers », « The Indian Heritage », « Education in New India » et « Emmanuel Kunt ».

GANDHI ET TAGORE furent, à plusieurs reprises, en désaccord sur l'action à mener lors de la crise politique de l'Inde. Mais leurs affinités étaient profondes en dépit de leurs divergences. Gandhi fut l'un des cinq parrains du Livre d'Or de Tagore, lors du 70^e anniversaire du poète. Ci-dessus, Gandhi est reçu par Tagore à Santiniketan en 1940.

Photo © Rabindra Sadana, Visva Bharati.

Photo gracieusement communiquée par Christine Bossenec.



Très, très lié, très lent. ♩ = 69

dolce

me - gher pō - re megh jō' - me - che — an - dhar kō' - r



Dans le rôle du chanteur aveugle de **Phalguni** (le Cycle du printemps), Tagore joue d'un instrument à cordes indien. En haut de la page, et ci-dessous, fragments de partition de l'une des chansons de Tagore avec les paroles en bengali, extraite de « Vingt-six chansons de R. Tagore » par Arnold A. Bake et Philippe Stern (Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris 1935).

pa - she — me-gher — pō-re megh jō' - me - che an - dhar —



LES BOUVIERS FREDONNAIENT SES CHANSONS

par Philippe Stern
et Arnold A. Bake

On ignore souvent, en Occident, que Tagore n'est pas seulement un poète. Il est aussi un musicien, et dans son œuvre poésie et musique sont intimement liées. Tagore a écrit un grand nombre de chansons, le genre musical où précisément la mélodie et les mots ne se peuvent guère dissocier.

Dans ses « Souvenirs », il a écrit : « J'ai toujours eu de la répugnance à publier des livres avec les paroles de mes chants, car, privés de mélodie, l'âme en est absente. » Et ailleurs, à propos d'une chanson Baul : « La meilleure part d'un cantique disparaît quand la mélodie fait défaut ; il perd mouvement et couleur et devient pareil à un papillon dont on aurait arraché les ailes. »

L'œuvre de Tagore nous est parvenue privée de sa musique ; de plus, le texte original en a été modifié. Le « Poète », comme l'appelaient ses disciples, n'a pas cru devoir conserver, dans la version anglaise de ses chansons — version qu'il avait cependant composée lui-même — les répétitions et les refrains qui donnent un charme incomparable au texte bengali. Il a traduit les idées et les motifs, sans retrouver l'expression directe, spontanée, jaillissante qui avait d'abord été leur.

Au point de vue musical, Tagore se situe à l'intersection de trois influences : celle de la musique européenne, celle de la musique classique hindoue (extrêmement raffinée, mais enfermée dans des règles strictes), celle enfin de la musique populaire et religieuse du Bengale.

Ce n'est pas sans effort que Tagore est parvenu à se libérer de la musique européenne et de la musique classique de l'Inde, pour se plonger dans la musique populaire de son pays, et continuer enfin dans son œuvre la grande tradition mystique du Bengale.

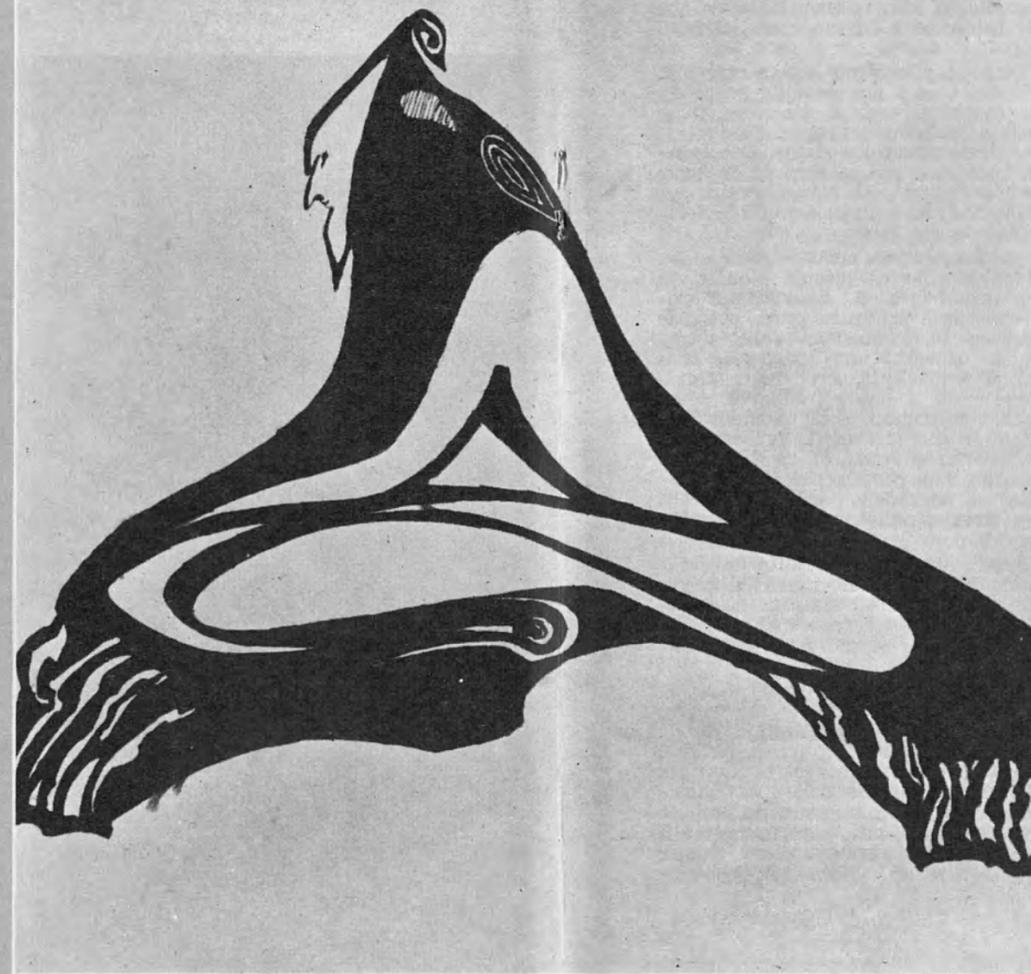
Il suffit de parcourir ses « Souvenirs » pour sentir le climat de musique dans lequel Tagore fut élevé. Les Hindous traditionalistes appréciaient, certes, la musique, mais l'exécution en était réservée aux professionnels. Il en était tout autrement dans la demeure des Tagore. L'un d'entre eux avait écrit des livres sur la musique. Le père du « Poète » avait composé des chants religieux, et l'un de ses frères, un hymne national. Un autre encore, Jyotirindra, restait au piano des jours entiers, développant des variations sur les mélodies classiques, pendant que le « Poète » et l'un de ses amis en composaient les paroles. Le jeune Rabindranath essayait aussi de mettre des poèmes en musique, ceux de Chakravarti. Et ce fut au clair de lune, sur les vastes terrasses qui dominaient la rivière dans la maison des Tagore, que Rabindra-

Photo © Rabindra Sadana Visva Bharati.

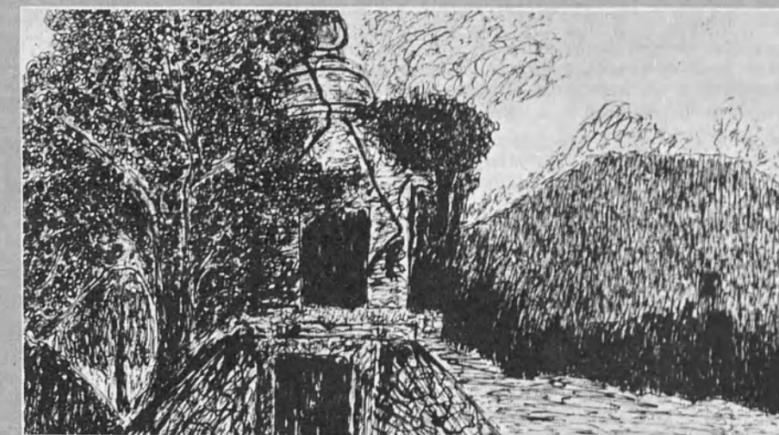
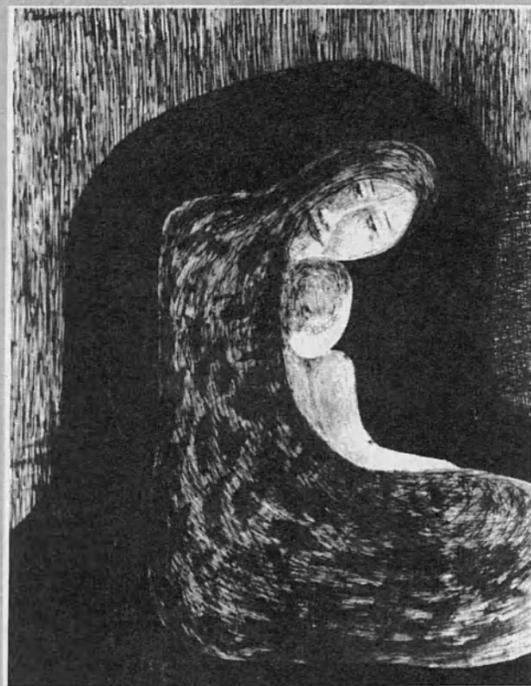


Le Dr. Stern, archéologue, est conservateur en chef du Musée Guimet à Paris. Il a longuement étudié la musique de Tagore et lui a consacré un ouvrage, en collaboration avec le Dr. Bake, intitulé « Vingt-Six chansons de Rabindranath Tagore ». (Librairie Orientaliste Paul Geuthner, Paris), auquel est emprunté cet article. Le Dr. Bake, orientaliste néerlandais renommé, est professeur de sanscrit à l'Université de Londres.

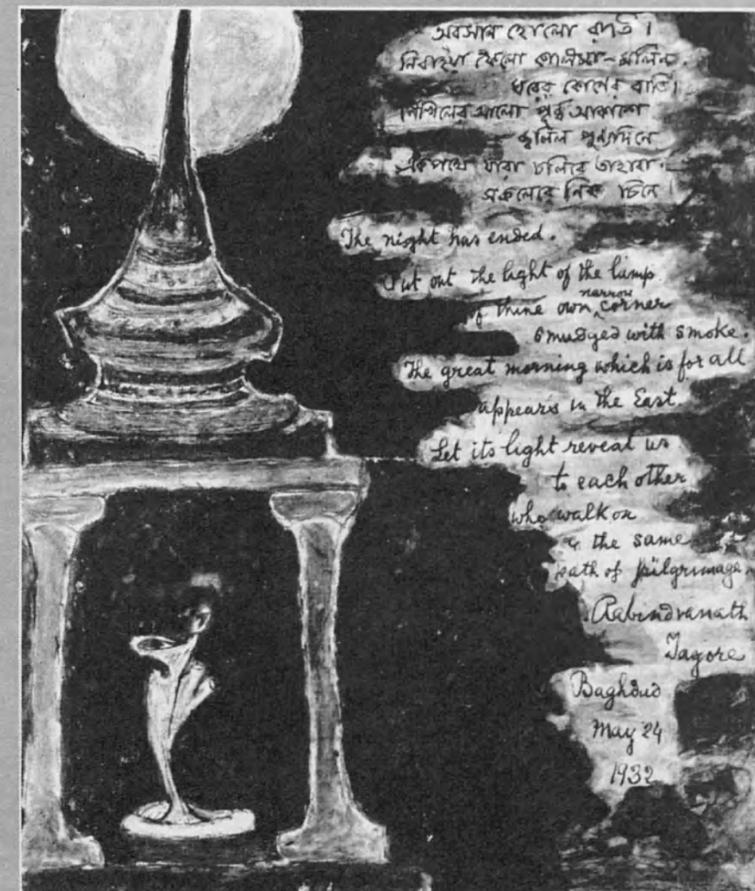
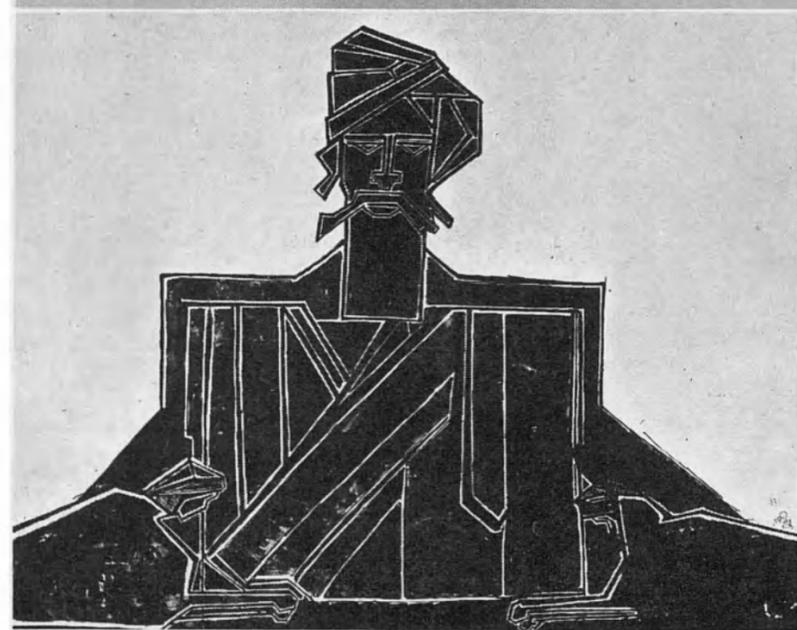
QUAND LE POÈTE DEVIENT PEINTRE



Reproduction Lalit Kala Akademi New Delhi, Inde.



« On me demande souvent ce que signifient mes tableaux » écrivait Rabindranath Tagore. « Je garde le silence, comme eux. Car il s'agit pour eux d'exprimer et non d'expliquer. Il n'y a rien de secret, derrière leur apparence particulière, pour l'exploration des pensées et la description des mots, et si cette apparence atteint à sa valeur profonde, alors, ils demeurent, quand ils sont indifférents et oubliés même s'ils ont une vérité scientifique ou une justification morale ». En 1928, à l'âge de 67 ans, Tagore, pour reprendre ses propres termes « tomba sous l'enchantement des lignes » quand il découvrit que sa main se déplaçait à son insu sur les pages de ses manuscrits, et transformait en dessins les ratures et les gribouillis. Pendant les 12 années suivantes, il donna libre cours à cet irrésistible besoin d'expression et peignit près de 2000 tableaux. Il utilisa toutes les techniques, fit des dessins à la craie de couleur, des pastels, des pointes sèches et des gravures; mais néanmoins il préférait les couleurs liquides. Il se servait le plus souvent d'un stylo, mais il lui arrivait d'écraser des pétales de fleurs et d'utiliser leur colorant. Il ne se servait guère de brosse, dédaignait la palette, travaillait avec un chiffon imbibé de couleur, le bout d'un stylo, son pouce, un bâton ou très souvent, un couteau. Ainsi que le montrent nos illustrations, l'art de Tagore a son originalité propre, et bien que sa première exposition ait eu lieu en 1930, Rabindranath Tagore peintre est encore aujourd'hui à peu près inconnu (Le Courrier de l'Unesco a publié dans un numéro spécial « Peintures et Dessins des grands écrivains », août 1957, un article illustré sur son œuvre picturale).



Un musicien libre d'entraves

nath Tagore créa les premières mélodies de ses chansons. Il n'avait techniquement parlant, aucune formation musicale. Mais l'enthousiasme, la curiosité et toute la fraîcheur des jeunes années l'avaient, comme ses compagnons, baigné dans la musique. A ces jeunes gens, rien ne semblait impossible : ils écrivaient, ils chantaient, ils jouaient des pièces.

A cette époque, l'influence européenne était grande et on la jugeait bénéfique.

Alors qu'aujourd'hui on cherche une culture proprement nationale et débarrassée des influences extérieures, la culture européenne permettait de s'affranchir d'un traditionalisme étroit et desséchant contre lequel se dressaient certaines grandes familles libérales, comme celle des Tagore.

C'est ainsi que l'harmonie européenne, — si pernicieuse d'ailleurs pour la musique hindoue qu'elle déforme essentiellement — fut appliquée à certains des chants du père de Rabindranath. Il en fut assez ravi pour offrir, à celle de ses petites-filles qui avait harmonisé ses chants, une épingle de diamant ! Rabindranath avait souvent chanté en classe, sans les comprendre, des airs étrangers ; adolescent, il chantait l'« Adélaïde » de Beethoven. Et quand il rentra chez lui, après un séjour en Angleterre où il s'était intéressé à des mélodies irlandaises, qui l'avaient toutefois un peu déconcerté, sa manière de chanter était devenue si occidentale que la famille s'écria avec étonnement : « Qu'a donc la voix de Rabi ? Comme elle est bizarre et étrangère ! »

TAGORE était alors entré dans sa vingtième année. Les mélodies qu'il intégra pour la première fois à un drame « *Valmiki Pratīva* », et qui lui paraissaient fondamentales, puisqu'il a déclaré que l'on ne pouvait juger le drame lui-même sans en tenir compte, trahissent diverses influences ; les unes étaient d'un mode d'origine classique, les autres avaient été composées par son frère Jyotirindra, d'autres étaient d'origine européenne.

Mais plus tard, Tagore allait révéler sa puissante personnalité ; il allait se dégager à la fois de l'influence occidentale et de la musique classique hindoue. Et si l'in-

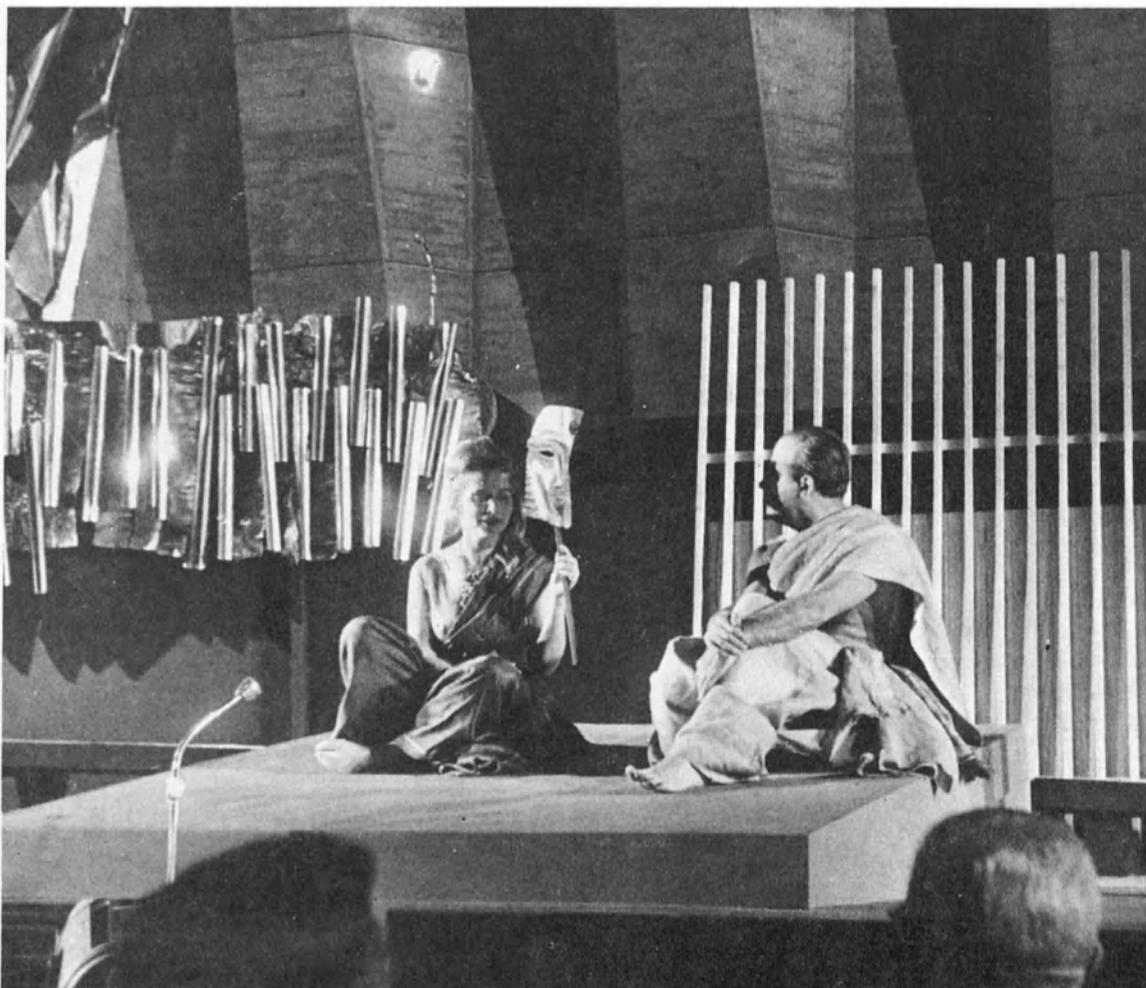
fluence occidentale est encore sensible, parfois, dans ses chansons, elle se mêle si intimement à la mélodie hindoue qu'elle n'en rompt pas la tonalité mais qu'elle lui ajoute une couleur nouvelle. Il faut noter, d'ailleurs, que Tagore ne s'est jamais intéressé à la musique polyphonique.

Quant à la musique hindoue, elle-même apparentée à la musique musulmane, Tagore n'en a jamais suivi les règles strictes qui rendent le musicien esclave d'astreignantes prescriptions. Certes, ces règles assurent souvent à l'esprit créateur, contraint dans cette armature rigide, une étonnante profondeur. Mais souvent aussi, et surtout de notre temps, elles dessèchent, sclérosent, et n'engendrent que des formes sans vie. Alors les merveilleuses qualités de la musique classique hindoue ne sont plus que défauts.

Ainsi, les ornements nécessaires à la musique monodique et intrinsèquement beaux prolifèrent jusqu'à étouffer la ligne mélodique et les mots eux-mêmes ; des rythmes souples, nuancés sont utilisés par virtuosité pure, prétexte d'acrobaties du tambourineur et du musicien qui l'accompagne ; les Rāgas, qui, en utilisant une échelle de tons déterminée, deviennent si émouvants, avec leurs dominantes, leurs notes éliées ou à peine indiquées, leurs variantes entre mouvement ascendant et mouvement descendant, entre ornements et enchaînements prescrits, ne sont plus alors qu'exercices tyranniques. Liées à des moments du jour, aux saisons, aux sentiments, aux évocations, ces formes strictes se dégradent ; elles ne servent plus qu'à ressasser des développements dans un cadre immuable.

Dans la musique classique hindoue, la dualité du créateur et de l'exécutant est alors née. Le musicien reçoit et maintient ces cadres traditionnels ; mais en improvisant, il les développe et les enrichit, il recrée, et dans cet art qui ne veut pas se renouveler et qui n'est pas noté, il représente toute la musique.

Dans cette musique classique, Tagore a brisé les entraves — ce qu'il a partout et toujours fait. Toute son œuvre invite à la liberté, à la simplicité, à l'élan candide que ne sauraient emprisonner les conventions. Pour lui, ce qu'il faut détruire, c'est la forme vide et le respect tâtillon qui lui est témoigné. On comprend alors la colère des musiciens classiques en face d'une musique nouvelle, qui ne cherche pas à se substituer à la leur, mais qui rétablit cependant la dualité du créateur et de l'exécutant, rejette les règles impératives, et revient à la simple ligne mélo-



UN DRAME MUSICAL.

Rabindranath Tagore a grandi dans une famille qui raffolait de la musique, et toute son œuvre est essentiellement mélodie, rythmes et harmonies. On a même pu dire qu'une pièce de Tagore était un support à ses chansons, et Tagore a écrit plus de 2 000 chansons. Deux scènes de *Chitra*, l'un des grands chefs-d'œuvre dramatiques de Tagore, qui a été représenté l'année dernière à la Maison de l'Unesco, dans une nouvelle traduction de Georges Fradier.

dique de la chanson populaire, si méprisée par ces musiciens professionnels.

Réagissant à la fois contre la musique classique hindoue et la musique occidentale, Tagore trouve une source d'inspiration dans la poésie et la musique mystique et populaire du Bengale. Il n'a donc pas été ce créateur *ex nihilo* qu'imaginent parfois l'Occident. Mais est-ce le diminuer que de le voir tel qu'il est réellement, puissamment enraciné dans son terroir, dans l'ambiance d'une longue tradition populaire dont il représente l'aboutissement ?

Tagore connaît certains modes et certains Ragás ; il les emploie parfois, mais avec une extrême fantaisie qui scandalise les musiciens hindous classiques. Son style est simple et cependant la ligne mélodique n'est ni sèche, ni brutale ; de fréquents ornements la baignent de tendresse (ornements gutturaux à peine indiqués, légères appoggiatures ou ports de voix discrets), mais ces ornements ne font jamais disparaître la ligne musicale sous des surcharges ; ils ne l'empâtent pas, ils la soulignent plutôt, en l'adoucissant et en l'assouplissant.

SIMPLES, également, sont les rythmes, surtout par rapport à ceux de la musique classique hindoue, et au fur et à mesure que Tagore se dégage de l'influence de celle-ci, ils vont se simplifiant encore. Ils sont souples, stricts et marqués le plus souvent par des claquements de doigts, seul accompagnement de cette musique d'intimité.

Santiniketan, fondé pour être une école donnant une éducation directe active, en contact avec la nature, est devenu aussi une université et un lieu de rencontre entre Occidentaux et Orientaux. Là, des chants, chantés en chœur par un groupe d'enfants, inaugurent et terminent la journée et des chants sont consacrés aux jours de fête ; dans les réunions qui ont lieu presque chaque soir, la musique est à l'honneur. Quand Tagore chante, c'est à mi-voix et avec le seul accompagnement des claquements de doigts : exécution discrète, intime, qui fait ressortir la tendresse et le charme de ses compositions. Son neveu, Dinendranath Tagore, était souvent l'exécutant, car il connaissait l'œuvre musicale du poète mieux que le poète lui-même ; il était la mémoire vivante de Tagore.

La notation bengali, notation récente et incomplète ne permet d'inscrire à l'aide de lettres que le squelette d'un chant ; elle supprime plus ou moins les ornements ou les détails de la courbe mélodique ; c'est un simple aide-

mémoire que seul peut réellement utiliser celui qui connaît déjà la mélodie. Seule la tradition orale assure la véritable survie de la chanson. Aussi Tagore, lorsqu'il avait composé une mélodie nouvelle, sachant sa mémoire fragile et ayant parfois même besoin d'oublier l'œuvre passée pour en créer une nouvelle, chantait la chanson qu'il venait d'imaginer à son neveu Dinendranath. Comme la mémoire de ce dernier était parfaite, la chanson était sauvée de l'oubli et c'était le poète qui, parfois, devait, grâce à Dinendranath, réapprendre ses propres chansons. « Il me faut, disait-il en souriant, subir cet affront. »

Tagore a profondément senti la valeur de la musique qu'il composait.

« J'ai introduit, dit-il un jour à un ami, quelques éléments nouveaux dans notre musique, je le sais. J'ai composé cinq cents nouveaux airs, peut-être plus. Ce fut un développement parallèle à ma poésie. Quoi qu'il en soit, j'aime cet aspect de mon activité. Je me perds dans mes chants, et je crois alors que c'est le meilleur de mon œuvre ; j'en suis complètement intoxiqué. Souvent, je sens que si toutes mes poésies sont oubliées, mes chansons vivront grâce aux hommes de mon pays et qu'elles auront là une place définitive. Il est certain que j'ai conquis mes compatriotes par mes chants. J'ai même entendu des conducteurs de chars à bœufs chantant mes chansons les plus récentes, les plus actuelles... Toutefois, je connais la valeur artistique de mes chansons et leur grande beauté. Bien qu'en dehors de ma province elles ne soient pas appelées à être connues et qu'une grande partie de mon œuvre doive périr peu à peu, je les offre comme un legs. »

Les pièces du poète ne sont souvent que des écrins à chansons ; le titre de certains de ses recueils s'inspire de musique : « Images et chansons », « Dièses et Bémols ».

Comme il en est souvent pour la musique d'Asie, les chansons de Tagore ne supportent guère d'être harmonisées. Leur plus grande valeur, nous semble-t-il, tient à la continuité de la ligne mélodique, délicate et sinueuse, des intervalles qui ne sont pas ceux de la gamme tempérée, à cette nostalgie dont la lointaine flûte de Krichna est le symbole poétique. Tous éléments indissociables dans la beauté de la musique, et qui seraient détruits par la structure d'un rythme trop simple, trop coupé, trop frappé, si on les mécanise, si on les brise par des cassures nettes pour les amplifier.

Nous espérons ardemment qu'une tradition s'instaurera qui nous gardera vivant — chanté par une seule voix et pratiquement sans accompagnement — le charme des chansons de Tagore, qui constitue le plus précieux, peut-être le plus émouvant de son œuvre.





Buste de Tagore.
Bronze de Jacob Epstein.

Photo © Roger Viollet, Paris.

RENAISSANCE DE LA LITTÉRATURE BENGALI

par Mahmud Shah Qureshi

DE tous les penseurs modernes du sous-continent indo-pakistanaï, Tagore est, sans aucun doute, celui que les intellectuels occidentaux connaissent le mieux. La raison en est évidente : il s'exprima lui-même en anglais et, dans d'autres langues de culture universelle, des écrivains réputés eurent l'honneur de le traduire. L'attribution du Prix Nobel en 1913 était, pour l'Occident, un fait littéraire presque banal, mais pour l'élite de l'Orient, elle eut un retentissement d'autant plus extraordinaire que ce n'était pas Tagore, poète de l'Orient ou de l'Asie, voire de l'Inde ou du Bengale, qui se trouvait honoré, mais bien une littérature régionale qui, tout en étant la plus évoluée des littératures indiennes, n'en était pas moins ignorée de l'étranger ; c'est donc cette littérature qui obtint la reconnaissance officielle de sa maturité.

En fait, depuis le début du dix-neuvième siècle, grâce au contact de la civilisation occidentale, le Bengale s'acheminait vers une renaissance, dont les résultats furent surtout sensibles dans la littérature. Après huit cents ans de régionalisme rustique, la littérature bengali prit un caractère raffiné. Les efforts littéraires de Ischwarchandra Vidyāsagar, Michael Madhusudan Dutt, Tekchand Tākur, Dinabandhu Mitra, Bankimchandra Chatterji, Mir Mussarraff Hussain répondaient non seulement aux aspirations de la classe moyenne qui venait de naître au Bengale, mais contribuaient aussi à forger les classiques de notre littérature. Le Bengale avait déjà adopté les formes littéraires de l'Occident dont il se servit comme d'un tremplin pour donner un nouvel essor à la pensée indienne. Né en 1861 dans l'une des familles de Calcutta qui travaillaient à promouvoir cette renaissance, Tagore est l'homme qui a le mieux compris qu'il était de son devoir de faire la synthèse entre la vieille tradition et les nouveaux courants, entre la pensée orientale et la manière occidentale.

Et Tagore a magnifiquement rempli sa mission.

Vivante incarnation de la renaissance du Bengale, Tagore s'inspira naturellement de la vieille littérature bengali, des chansons folkloriques et mystiques, des classiques sanscrits, mais il se tint aussi au courant de la pensée moderne de l'Occident.

Par l'ampleur et la variété de son œuvre, Tagore impose aux critiques bengali le souvenir de trois grands génies universels : Leonardo da Vinci, Goethe et Victor Hugo.

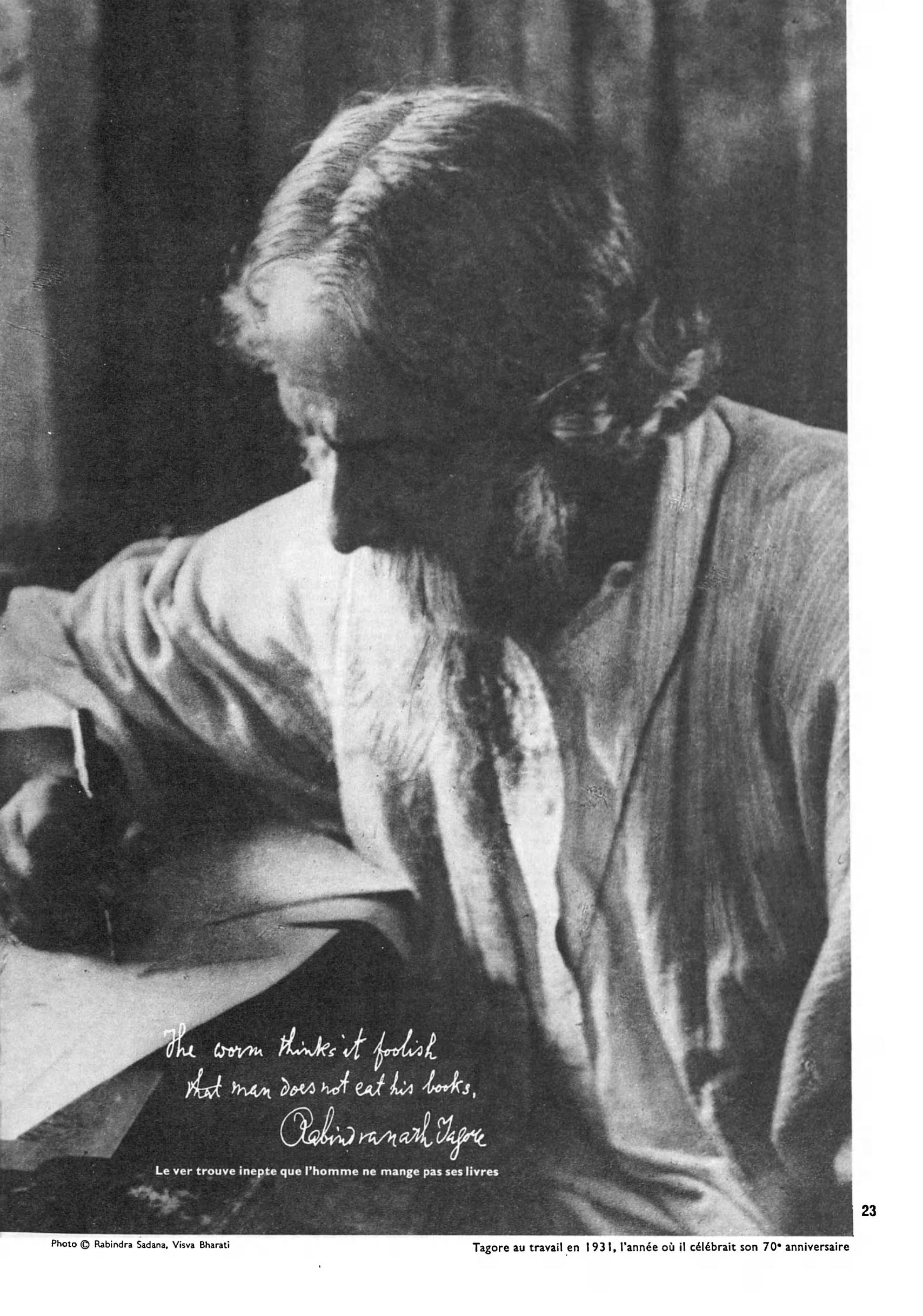
Chacun trouve à profusion les arguments qui lui font préférer le prosateur au poète par excellence. Quoiqu'il

en soit, ses écrits en prose, ses extraordinaires nouvelles de « *Galpa Gucha* », ses romans comme « *Chokér Bali* », « *Gora* », « *Garé-Bairé* » (Le Monde et la maison), « *Shesher Kavita* » (Le Dernier Poème) sont des créations qui firent date dans la littérature bengali. La personnalité profonde de Tagore, son amour de l'humanité, son art du récit, tout cela ne se trouve que dans ses nouvelles. S'inspirant de Tagore, le romancier Sharat Chandra Chatterji donna à l'art du roman une orientation nouvelle, Sharat Chandra et ses disciples eurent l'avantage de côtoyer de plus près la société bourgeoise du Bengale et purent ainsi mieux décrire la réalité de ses souffrances et de ses joies que ne l'avait fait Tagore. En effet, le milieu aristocratique dans lequel il évoluait constituait à cet égard un obstacle.

Après lui d'autres écrivains imprimèrent ou imprimèrent encore à la prose bengali une orientation propre. Quelques noms importants doivent être mentionnés : Pramatha Choudhury (grand connaisseur de la littérature française qui exhorta les prosateurs bengali à suivre l'exemple donné par les auteurs français), Rājshékar Bassu, Bivhuti Bhusan Bhattacharya (l'auteur de « *Pather Panchali* », « *Aparajita* », etc., ces grands films que le public français a pu admirer ces dernières années), Banaphul, Tārāshankar, Humāyun Kabir, Kāzi Abdul Wādud, etc. Dans le domaine de la nouvelle et du roman, la littérature bengali essaie de se hausser jusqu'au niveau de l'Occident bien que, il faut l'admettre franchement, la plupart des œuvres ne puissent être considérées comme de grandes œuvres d'art à cause de leur sentimentalisme et d'une conception trop étroite de la vie.

Revenons à Tagore. Et contemplons maintenant le monde mystérieux de sa poésie. Toute sa vie fut un immense effort pour communiquer ses pensées les plus sublimes. La variété et la profondeur de son univers poétique sont si étonnantes qu'il semble qu'il va « payer la dette du monde » — ce monde qui lui causait tout le plaisir et toute la souffrance de la création. Il ne suffit pas d'avoir lu « *la Gitanjali* » (L'Offrande lyrique) et le « *Balāka* » (Le Cygne) pour comprendre ce monde mysté-

Mahmud Shah Qureshi, de nationalité pakistanaïse, écrivain bengali, est professeur de littérature bengali à Chittagong, au Pakistan.



*The worm thinks it foolish
that man does not eat his books,
Rabindranath Tagore*

Le ver trouve inepte que l'homme ne mange pas ses livres

Une offrande aux générations nouvelles

rieux ; il est nécessaire de connaître des poèmes qui ont été écrits aux différents moments de la vie du poète — poèmes qui semblent indépendants mais qui en fait, sont étroitement liés aux étapes successives de sa pensée. En dehors de son expérience personnelle et de l'exemple de son père Devendranath qui connaissait parfaitement le mysticisme persan, c'est l'influence des Upanishads qui a marqué de son empreinte sa vision poétique, son amour de la nature, sa recherche de la vérité et de l'humanité ; pour lui toutes ces choses ne sont que les signes caractéristiques de l'Infini.

Cette quête de l'Infini — telle qu'elle est révélée dans les Upanishads : « Bhûmaiva Sukham Analpe sukham asti » — Le bonheur est dans l'Infini, non dans le fini — devint la devise de sa philosophie poétique. On est étonné de découvrir que même le patriotisme de Tagore est en contradiction avec la pensée commune, et cela évidemment sous l'influence des Upanishads. Son prédécesseur Bankimchandra disait : « N'oubliez pas que l'amour de vos concitoyens est au-dessus de toute religion. » Rabindranath chantait :

*Elevez le trône de votre nation
Mais rappelez-vous qu'il n'est pas plus haut que la vérité
Si vous aimez réellement votre pays,
Vous devez vous élever au-dessus de lui
Et ne pas placer le pays au-dessus de l'humanité.*

Dans les dernières années de sa vie, Tagore comprit que son rêve poétique l'avait peu à peu enfermé dans une sorte de tour d'ivoire et il éprouva soudain le désir de se rapprocher de la terre. Il écrivit alors :

*Douce est la terre, douce est la poussière du monde
Je l'ai mise dans mon cœur
Cette grande oraison,
Précepte de ma vie.
Jour après jour, j'ai reçu les dons de la vérité,
Et leur grande douceur n'a pas de fin.*

ou
*Au bord de Rupanarayan
Je me suis éveillé
Et j'ai compris que le monde
N'est pas un rêve.
J'ai contemplé mon image
En lettres de sang
Et je me suis connu
Par profondes blessures
Et multiples souffrances, etc. (1).*

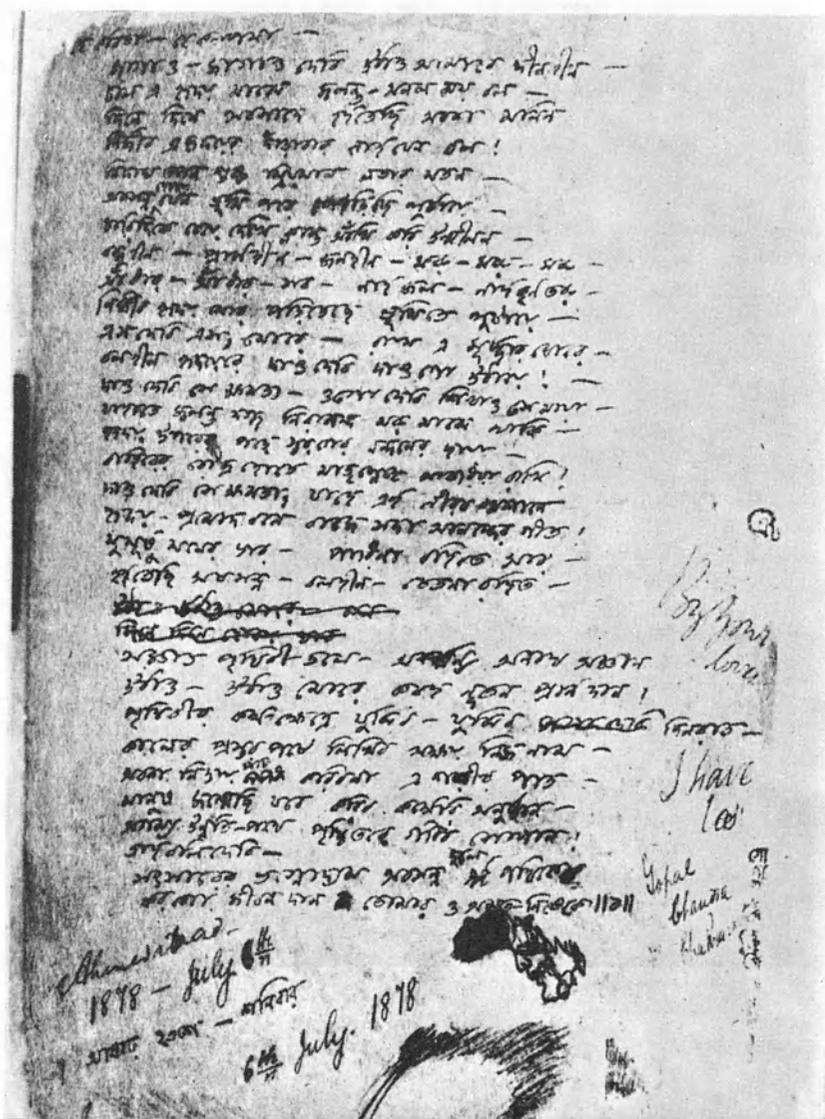
Bien que *Balâka (Le Cygne)* ait été écrit selon une forme nouvelle et publié avant la première guerre mondiale, Tagore se rendit compte que ce qu'il avait écrit jusque-là était conventionnel. Aussi se mit-il à écrire des poèmes en prose et des poèmes non rimés, sur des thèmes plus simples et de la vie quotidienne.

Cela servit de modèle aux jeunes écrivains pour la création d'une nouvelle poésie, tandis que les auteurs de sa génération continuaient à imiter sa première manière. Leur style conventionnel et la faiblesse de leur technique poétique firent qu'ils se trouvèrent noyés dans la lumière éblouissante de ce soleil littéraire qu'était Rabindranath ; cependant deux poètes méritent une mention particulière : Satyendra Nâth Dutt et Mòhitlal Majumdâr, qui fut aussi un grand critique. Satyen Dutt, en dehors de ses innombrables poèmes sur la nature et la patrie qui révèlent une extraordinaire habileté métrique, traduisit plus de cinq cents poèmes de diverses langues conservant leur saveur et leur contenu originaux. Ses traductions de Victor Hugo, Ezra Pound, Verlaine, Valéry, Mae-



Dessin de I. Ross, Commission Nationale Roumaine pour l'Unesco

Photo © Rabindra-Sadana, Visva Bharati



(1) Extraits des traductions inédites de MM. A. Guimbrétière et M. S. Qureshi à paraître dans la Revue Belge.

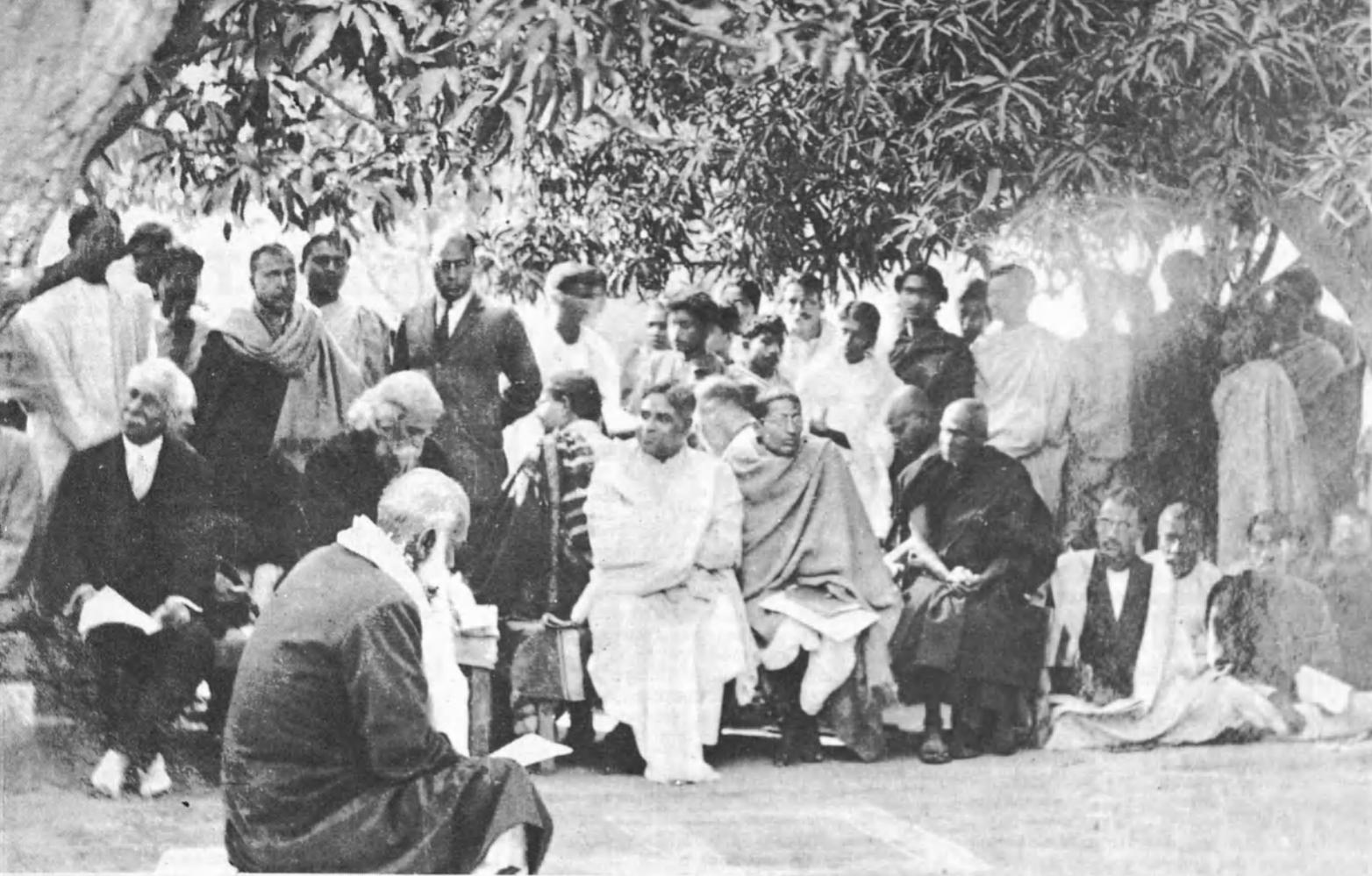


Photo © Rabindra Sadana, Visva Bharati

UN BEAU JOUR dans la vie de Tagore fut celui où l'on posa la première pierre de Visva Bharati, l'université internationale issue de l'école que Tagore avait créée en 1901 à Santiniketan, et qui ne comptait à l'origine que douze élèves, dont le propre fils de Tagore. La photo ci-dessus a été prise en 1921, lors d'une cérémonie à Visva Bharati. De gauche à droite, Sylvain Lévi, l'orientaliste français, Tagore, des érudits qui étaient ses proches collaborateurs et au premier plan, le célèbre philosophe Bragendranath Seal. A gauche, un saisissant portrait de Tagore dessiné par I. Ross et extrait de « Tagore en Roumanie », une biographie publiée cette année par la Commission nationale roumaine pour l'Unesco. Le poète vint en Roumanie en 1926, lors d'un grand voyage qu'il fit en Europe. Ci-dessous à gauche, le plus ancien manuscrit de Tagore existant. Tagore avait alors 17 ans. C'est un poème en langue bengali dans lequel le jeune poète prie les muses de lui accorder le feu divin de l'inspiration.

terlinck et Baudelaire gardent le rythme et la rime originels mais sans perdre jamais leurs qualités et leur saveur de poèmes bengali originaux. Satyen Dutt réintroduisit ainsi de nombreux vocables arabo-persans qui sont courants dans la société ordinaire, ou qui l'étaient dans la littérature médiévale.

Ceci donna une nouvelle vigueur à la poésie, dans le fond et dans la forme, spécialement dans les poèmes passionnés de Mòhitlâl Majumdâr. Le nouveau culte atteignit son point culminant avec la venue d'un poète-soldat Nazrul Islam. Celui-ci réalisa une synthèse de la tradition révolutionnaire de l'Islam et du culte Shâkta (c'est-à-dire les adorateurs du Dieu de l'énergie), deux courants de la pensée bengali ignorés par Tagore, et il apporta une explosion de force vitale dans la douceur tranquille de la poésie bengali.

La nouvelle conscience chez Nazrul fut saluée par Tagore et retint l'attention des jeunes intellectuels. Il s'exprimait ainsi dans son célèbre poème « Vidrohi » ou « Le Rebelle » :

*Je suis un rebelle, une forte tête
Je fais les quatre volontés de mon cœur
Bien, mal, vrai ou faux
Je suis aux prises avec Satan lui-même,
J'accueille la mort avec une chanson
Je suis le rebelle, las du combat
Mais je ne me reposerai que le jour
Où l'épée de l'agresseur
Ne sera plus suspendue
Au-dessus du champ de bataille
Où les gémissements des opprimés
Ne retentiront plus dans l'air, etc. (2).*

En dehors d'un grand nombre d'œuvres poétiques, Nazrul composa dans sa brève vie littéraire plus de trois mille chansons qui sont encore très populaires.

Jivanânanda Dàs et Budhadev Basu, deux grands poètes modernes, tirèrent leur première inspiration de Nazrul Islam. En fait, la personnalité exceptionnelle de Tagore écrasait un peu les jeunes écrivains des années « trente ». Ils réussirent cependant à trouver leur propre voie au moment de leur maturité, grâce à l'exemple de Nazrul et grâce aussi aux nouvelles créations poétiques de Tagore.

Le symbolisme occidental, certes, occupa une place éminente dans la nouvelle poésie ; Bishnu Dey, Sudhin Dutt, Samar Sen... sont des noms inoubliables dans ce domaine. En outre, Amiya Chakravarti dans la tradition de Tagore, Jashimuddin (3) dans le style folklorique, Farruk Ahmed dans la ligne iqbalienne (4) ajoutèrent de nouveaux chapitres à la poésie bengali.

En dépit de tout cela, l'élite bengali d'aujourd'hui, consciemment ou inconsciemment, que ce soit dans les écrits ou les actes de la vie quotidienne, est toujours sous le charme de Tagore comme la terre est sous le charme du brillant soleil. Mais, à mon avis, les intellectuels bengali de l'Inde et du Pakistan en sont fiers, parce qu'ils ne sont plus aujourd'hui de simples bengali, mais des citoyens du monde à l'exemple de Tagore lui-même.

(2) Extraits, traduction de Mlle Luce Claude Maître dans son article « Les poètes rebelles du Bengale », publié dans la revue « Europe », mai 1954.

(3) Deux poèmes de Jashimuddin, traduits par M. Jacques Stepowski. — Ibid., p. 98-100, les autres poèmes cités ne sont pas encore, à ma connaissance, traduits en français.

(4) Mohammad Iqbal (1873-1938) est le plus grand poète ourdou, initiateur de la pensée pakistanaise.



Rabindranath Tagore

PAGES CHOISIES

En l'honneur de Rabindranath Tagore et du centième anniversaire de sa naissance (1861), l'Unesco a fait traduire et publier cette année six ouvrages (voir la bibliographie, page suivante). Nous donnons ici quelques extraits, traduits pour la première fois en français, de « A Tagore Reader », anthologie qui constitue une excellente initiation à l'œuvre de Tagore.

Extraits d'une lettre de Sturge Moore (1914)

« Je pense qu'il a été fort heureux pour l'Occident de pouvoir saisir l'esprit de l'Orient par le truchement de la Bible. Elle a accru la richesse de votre vie parce qu'elle est étrangère à votre nature. Même si au cours des temps, vous avez récusé certains de ses enseignements et rejeté certains de ses principes, elle vous a marqué — elle a ouvert des voies inattendues dans l'organisation de votre raisonnement, chose nécessaire entre toutes à l'épanouissement de la vie. C'est d'ailleurs de la même manière que la littérature occidentale agit sur nous, en apportant dans notre vie des éléments nouveaux qui, tour à tour, complètent ou contrarient nos dispositions et nos penchants. Et c'est là précisément ce dont nous avons besoin. Ce n'est pas assez de nous séduire et de nous étonner — il faut que nous soyons scandalisés, et même blessés. C'est pourquoi nous ne cherchons pas simplement dans vos écrits ce qui est artistique mais ce qui respire puissamment la vie. »

Lettre à un ami (1921)

« Mais par essence même, tous les hommes sont des *dwija*, des deux fois nés... ils naissent d'abord à leur communauté, puis, pour leur plein accomplissement, ils doivent naître au vaste monde. Ne sentez-vous pas vous-même que votre deuxième naissance a eu lieu parmi nous ? Et grâce à cette seconde naissance, vous avez trouvé la place qui vous revient au cœur de l'humanité. »

De « Pathe

o Pather Prante » (1927)

« Il faut que je vous parle de quelque chose que j'éprouve intensément. Les temps sont hors de leurs gonds, il y a trop de tourments, trop de douleurs ; il y a la misère, il y a la guerre. L'ombre du désespoir devient à chaque instant plus envahissante, comme un vent violent la souffrance ravage l'esprit. Et alors soudain, je me souviens que cette ombre n'est autre que celle du démon appelé « Moi », et qui, en réalité, n'a pas de substance. Et le vent qui se lève alors et hurle que le démon n'est pas là n'a pas d'existence réelle non plus. Et du coup, l'esprit devient net et se reconstitue comme un tout. Je déambule sur le gravier rouge du chemin

qui borde ma maison pendant que la lumière et l'ombre se disputent mon esprit. Qui, m'apercevant en passant, pourrait s'imaginer que la gestation créatrice se produit en moi ? Mais ce processus de création commence-t-il dans mon esprit et se limite-t-il à mon esprit ? N'est-il pas relié de toute éternité au processus créateur de l'univers ? Oui, certainement. Quelque chose prend forme dans l'univers et pour toujours. Et cela nous touche et nous souffrons dans nos cœurs. L'étape à laquelle l'homme est arrivé à mesure que la civilisation avançait a été atteinte grâce aux efforts créateurs d'innombrables millions d'individus inconnus, et l'histoire de leurs luttes personnelles se confond dans l'oubli. Tout ce qui contribue à la création est fait du travail éphémère de ces innombrables disparus. Ces artisans de la création, ceux-là qui sont partis, continuent à agir en moi — et ce qu'on appelle « Moi » ne leur sert que de support. L'échafaudage d'une maison en construction peut être utile aujourd'hui, mais demain il n'en reste pas de trace et il ne manquera à personne. L'édifice achevé ne pleure jamais ses échafaudages perdus. Ainsi pendant que je déambule sur ce sentier, je me rends compte qu'une grande partie de la construction qui se fait en moi appartient au trésor de la création de l'homme, cependant que la signature de mon nom s'efface. »

De « Ma vie »

« Tous les hommes recèlent la poésie dans leur cœur, et ils ont besoin, autant que faire se peut, d'exprimer leurs sentiments. Pour cela, ils ont besoin d'un instrument, agile et souple, qui puisse devenir leur, en un élan renouvelé, d'âge en âge. Toutes les langues évoluées subissent des transformations. Les langues qui sont rétives à l'esprit de transformation doivent périr et n'offriront jamais de riches moissons de pensées et de littérature. Quand les formes se pétrifient l'esprit ne peut que s'y laisser lâchement enfermer, ou bien se révolter. Toutes les révolutions consistent dans la lutte d'un ordre clos contre l'invasion du grand large.

« Quant à la musique, je prétends être un peu musicien moi-même. J'ai composé un grand nombre de chansons qui défiaient tous les canons de la vénérable orthodoxie, et de braves gens sont révoltés par l'arrogance d'un homme bien téméraire, puisqu'il n'a pas de formation. Mais je persiste, et Dieu me le pardonne, parce que je ne sais pas ce que je fais. Il se peut que ce soit la meilleure manière d'agir dans le domaine de l'art, car je vois que les gens me critiquent, mais ils n'en chantent pas moins mes chansons, même s'ils ne chantent pas toujours juste...

« Dans la nuit, nous trébuchons sur les choses et nous devenons particulièrement sensibles à leur fragmentaire isolement, mais le jour révèle l'unité qui les enveloppe. Et l'homme dont la vision intime baigne dans la conscience se rend compte sans peine de l'union spirituelle qui domine tou-

tes les différences raciales, et son esprit ne trébuchera pas désormais sur des faits particuliers, en les considérant comme définitifs. Il comprend que la paix est harmonie intime et non pas accommodement extérieur, et que la beauté nous apporte la certitude d'une communication avec le réel, communication qui attend notre amour pour être parfaite. »

De « Vision de l'histoire de l'Inde »

« J'aime l'Inde, non à cause de je ne sais quelle idolâtrie géographique, non parce que j'ai eu le bonheur de naître sur son sol, mais parce qu'elle a préservé à travers des époques tumultueuses des mots vivants surgis de la conscience illuminée de ses grands fils... Nous avons fini par comprendre que la quête de l'Inde n'est pas une paix de la négation ou de quelque perfectionnement mécanique, mais la paix qui est dans la bonté et la vérité de l'union parfaite... »

« Telle est la vraie prière de l'Inde, notre mère :

« Celui qui est Un, qui est au-dessus de toutes les distinctions de couleur, qui pourvoit aux besoins des hommes de toutes les couleurs, qui embrasse toutes choses de leur commencement à leur fin, qu'Il nous unisse les uns aux autres dans cette sagesse qui est la sagesse de la bonté. »

Propos sur l'éducation

« L'objet de l'éducation est de donner à l'homme l'unité de la vérité. Jadis, quand la vie était simple, tous les éléments divers de l'homme se trouvaient dans une complète harmonie. Mais quand vint la séparation de l'intellectuel d'avec le spirituel et le physique, l'éducation scolaire mit l'accent sur le physique dans l'homme. Nous sommes attentifs à donner aux enfants des notions, sans nous rendre compte que par ce parti pris nous accusons la rupture entre les modes de vie intellectuel, physique et spirituel. »

Propos sur l'art

« On s'est longtemps battu autour de la formule « L'art pour l'art » qui semble être tombée en discrédit auprès de toute une catégorie de critiques occidentaux. Il faut voir là une résurgence de l'idéal ascétique du puritanisme, quand la jouissance en tant que fin en soi était tenue pour un péché. Mais tout puritanisme est une forme de réaction ; il ne représente pas la vérité sous des espèces saines. Lorsque le plaisir perd ses liens directs avec la vie, et devient une recherche compliquée dans un univers de conventions laborieuses, alors vient l'appel à la renonciation, qui rejette le bonheur lui-même comme une tare. Je ne veux pas entrer dans l'histoire de l'art moderne, je ne suis nullement qualifié pour en discuter ; cependant je peux affirmer, et c'est

une vérité générale, que lorsque l'homme essaie de mater son désir de jouissance pour le transformer simplement en désir de connaître ou de faire le bien, c'est assurément que sa capacité de joie se fane et s'étiole. Chacun de nous est comme un vers isolé dans un poème, il sent bien qu'il rime avec un autre vers et qu'il doit le trouver sous peine de ne jamais s'accomplir. Cette quête d'une absence est dans l'homme la grande force qui fait naître ses plus hautes créations. »

★

« Dans ce qu'ils ont attendu d'elle, nos plus grands hommes ont manifesté un respect infini pour l'espèce humaine. »

★

« Le vieillard est circonspect, il n'est pas sage. La sagesse est cette candeur de l'esprit qui permet de comprendre que la vérité n'est pas rangée dans des coffres à maximes, mais qu'elle est libre et vivante. »

★

« Si vous fermez la porte à toutes les erreurs, vous mettez la vérité dehors. »

★

« Le faux ne devient pas vrai en se fortifiant. »

★

« L'histoire de l'homme attend patiemment le triomphe de l'offensé. »

★

« Nous ne sommes jamais si grands que lorsque nous croissons en humilité. »

CÉRÉMONIES D'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE RABINDRANATH TAGORE

Le centième anniversaire de la naissance de Rabindranath Tagore a été célébré dans le monde entier cette année ; programmes de radio et de télévision, lectures, conférences, expositions, nouvelles traductions, cours et débats dans les écoles secondaires, ont marqué cet anniversaire. Au nombre des pays qui ont célébré la mémoire de Tagore, citons, outre ceux que nous énumérons ci-dessous, l'Autriche, le Chili, Costa Rica, Cuba, le Népal, le Mexique, la Pologne, la Roumanie et l'Uruguay.

AU BRÉSIL, un timbre commémoratif a été émis par le gouvernement brésilien. Des conférences et des entretiens ont été organisés à l'université du Brésil, l'université de Sao Paula et l'institut brésilien pour l'Éducation, la Science et la Culture. Des érudits brésiliens ont traduit plusieurs œuvres de Tagore en portugais, et ses livres ont été distribués gratuitement à toutes les bibliothèques et les centres culturels du Brésil et des pays voisins. De nouveaux enregistrements de chansons de Tagore par des artistes brésiliens ont été également offerts aux bibliothèques. Une exposition à Rio de Janeiro « *Tagore au Brésil* » a eu lieu au début de 1961, et elle voyage actuellement dans les villes du pays. Enfin, on a publié un ouvrage : « *Rabindranath Tagore. In Memoriam.* »

EN TCHÉCOSLOVAQUIE, le comité pour le centenaire de Tagore a organisé une exposition : « *Rabindranath Tagore et la Tchécoslovaquie* », au Musée Naprstek, de Prague, une conférence à la Bibliothèque Nationale de Prague, et donné des concerts de musique tchèque composée pour des poèmes de Tagore, a fait traduire enfin des œuvres tant en prose qu'en vers.

EN FRANCE, la Bibliothèque Nationale a organisé à Paris une exposition très complète qui réunissait des documents rares et caractéristiques sur Tagore, des photographies et une section de peintures. La collection complète des œuvres de Tagore en bengali y figurait avec les traductions de ses œuvres en français et autres langues. L'exposition restera ouverte jusqu'au 17 décembre. D'autres manifestations culturelles ont eu lieu au Musée Guimet, à l'École des Langues Orientales et grâce au Comité France-Inde. Le Centre régional de Documentation pédagogique de Lille a également organisé une manifestation commémorative.

REPUBLIQUE FEDERALE D'ALLEMAGNE : L'hommage au grand poète indien a été d'abord rendu lors de la célébration de son anniversaire, à Cologne, organisée sous les auspices du président Heinrich Lübke, par les Amitiés germano-indiennes. Dans d'autres villes ont eu lieu des représentations d'œuvres théâtrales de Tagore, comme « *Le bureau de poste* », « *Sacrifice* » et « *Le Laurier Rouge* ». Les expositions de peintures de Tagore ont été organisées.

DANS TOUTE L'INDE, 1961 a été l'année Tagore. L'une des plus éclatantes cérémonies

commémoratives était le Séminaire littéraire international qui s'est tenu à la Nouvelle-Delhi, avec la participation de l'Unesco, et qui était consacré à l'étude de l'immense influence de Tagore à la fois en Occident et en Orient. Une *mela* (foire) pour Tagore, manifestation traditionnelle en Inde en l'honneur des poètes a eu lieu au mois de novembre, et a mis l'accent sur la vie culturelle et l'art populaire de l'Ouest du Bengale. Une conférence pan-indienne de langue bengali, en collaboration avec l'Unesco, s'est tenue au début de cette année ; elle était entièrement dédiée à Tagore, qui fut le premier président de l'Organisation. La session a été ouverte par le Premier Ministre Nehru. Des représentants de 23 pays ont assisté aux débats relatifs à la philosophie, la religion, la renaissance rurale et d'autres domaines dont Tagore s'était occupé.

AUX PAYS-BAS, une conférence de deux jours s'est tenue à La Hague, complétée par un concert radiophonique de musique néerlandaise inspirée par des poèmes de Tagore, et la représentation d'une pièce de Tagore. Diverses œuvres de Tagore ont été traduites en néerlandais par le docteur et Mme A. A. Bake.

EN REPUBLIQUE ARABE UNIE : Une semaine Tagore s'est déroulée en novembre, au cours de laquelle les érudits indiens ont été invités à faire des conférences. On a publié des œuvres de Tagore en arabe, et organisé une exposition des peintures du poète.

EN ANGLETERRE : Une maîtrise de conférences de la Fondation Tagore a été créée à l'École des Hautes-Études Orientales et Africaines à Londres : chaque année, pendant le semestre d'été, elle assurera trois ou quatre conférences sur Tagore. Le drame-ballet « *Shyama* » a été monté en Angleterre avec une troupe indienne.

AUX ETATS-UNIS : Une chaire Tagore de littérature vient d'être créée pour un érudit indien qui fera des conférences dans l'une des universités suivantes : Chicago, California (Berkeley), Harvard, Michigan, Pennsylvania et Wisconsin. La Société Asie, la Bibliothèque du Congrès et la Bibliothèque Publique de New York ont organisé des expositions spéciales. Un « *Hommage à Tagore* » a été rendu à Town Hall, New York, avec le poète américain Robert Frost. Times Square, New York, a été officiellement nommé Tagore Square pendant un jour.

EN U.R.S.S. : Les Russes ont toujours été d'assidus lecteurs de Tagore, et cette année, ses œuvres complètes ont été publiées en 14 volumes. Un documentaire russe, dû à S. Boubrick et au poète soviétique Mikhail Matusovsky, a été réalisé pour l'anniversaire du poète, qui montre des scènes caractéristiques prises aux Indes et en Union Soviétique ; une bande d'actualités faite lors de sa visite en 1930, et des scènes d'un ballet inspiré de sa pièce « *Chitra* », et monté pendant l'année par l'Opéra Kuibyshev et la Compagnie de Ballets.

COLLECTION DE L'UNESCO DES ŒUVRES REPRÉSENTATIVES

Séries des traductions indiennes

GORA par Rabindranath Tagore. Traduction française de Marguerite Glots et de Pierre Fallon. Publiée en 1961 aux Editions Robert Laffont. Paris. P. 15 NF.

A TAGORE READER, anthologie de A. Chakravarty, publiée par MacMillan. Londres.

POEMS OF KABIR, traduits par Tagore. Sera réédité chez Mac Millan. Londres.

BALAKA (Cygne) par Rabindranath Tagore. Traduction française de P.-J. Jouve et Kalidas Nag, vient d'être réédité chez Stock, en accord avec l'Unesco. P. 9 N.F.

En préparation

CHOIX DE CONTES de Rabindranath Tagore. Traduction française de Mlle Bossenec. Va paraître aux Editions Gallimard.

POÈMES ET SOUVENIRS D'ENFANCE, de Tagore. Traduction de Mlle Bossenec et de M. Balbis.

TRIOMPHES ET TOURMENTES DE LA NUBIE

par Boris Piotrovsky

A la pointe de l'aube, une brise légère soufflait comme nous quittions l'île enchantée de Philae. A mesure que nous nous éloignions de l'île, ses colonnades prenaient un aspect encore plus harmonieux et ses pylônes, en forme de pyramide, s'élançaient plus haut vers le ciel. A chaque mouvement du bateau, les contours fantastiques des sombres falaises se transformaient, faisant apparaître à nos yeux une succession d'êtres fabuleux. Mais aux premiers rayons du soleil, ces visions s'évanouirent comme un météore... »

Voilà ce qu'écrivait, il y a plus de cent ans, A.S. Norov, orientaliste et homme d'Etat russe qui séjourna en Egypte au début de l'année 1835. Dans son *Voyage à travers l'Egypte et la Nubie*, il donne des descriptions minutieuses et pittoresques des majestueux monuments antiques, érigés entre la première et la deuxième cataracte du Nil.

Lorsqu'en 1956 je me suis rendu d'Assouan (Shelal) à Ouadi Halfa, au Soudan, pour étudier les monuments archéologiques qui doivent être immergés du fait de la construction du nouveau barrage d'Assouan, j'ai souvent pensé à A.S. Norov, qui sut si parfaitement évoquer ces lieux.

Pendant longtemps les archéologues ne se sont intéressés qu'aux magnifiques temples égyptiens ; mais les fouilles systématiques entreprises lors de la construction du premier barrage d'Assouan ont commencé à attirer l'attention sur la civilisation de la Nubie antique, pays dont les richesses ont constamment attiré les conquérants égyptiens.

Quatre mille ans avant J.-C., au moment où se formait l'ancien royaume d'Egypte, la Haute-Egypte et la Nubie étaient habitées par des tribus ayant la même culture. Néanmoins, lorsque le centre du royaume égyptien se déplaça vers le nord, au temps de l'Ancien Empire, la civilisation nubienne se mit à se développer de façon indépendante.

La Nubie devint alors une région frontière de l'Égypte et les pharaons des deuxième,

troisième et quatrième dynasties y envoyèrent de nombreuses expéditions pour en ramener des esclaves, du bétail, de l'or et de l'ivoire.

Des relations plus pacifiques s'établirent entre les deux pays à l'époque de la sixième dynastie. Bien que la frontière égyptienne passât près d'Assouan, des forteresses égyptiennes, installées beaucoup plus au sud, dans la région occupée par les tribus nubiennes, étaient chargées de repousser les attaques des Bédouins. Des inscriptions, dues aux nobles égyptiens Una et Huefkhor (vers le milieu du troisième millénaire avant J.-C.) nous donnent quelques précisions intéressantes sur les Nubiens.

Una raconte comment le pharaon Mer-en-râ lui

ordonna de construire, en Nubie, avec du bois fourni par les chefs locaux, des barques destinées à transporter des pierres. L'inscription d'Huefkhor a trait à l'exploration de la route qui mène à la Terre de Jam, au-delà de la deuxième cataracte, et à trois autres expéditions dans la même région, dont les membres revinrent chargés d'un riche butin.

Dans la deuxième moitié du troisième millénaire avant J.-C., la composition ethnique de la population nubienne se modifia par suite de l'infiltration de tribus de pâtres nègres, les nouveaux venus apportaient une culture originale, mais ils établirent de fréquents contacts avec l'Egypte et les habitants des rives de la mer Rouge.

Au dix-neuvième siècle avant J.-C. — époque du Moyen Empire — le peuple nubien devint assez puissant pour que les pharaons égyptiens fussent obligés d'envoyer des troupes en vue de soumettre les habitants.

Les inscriptions des pharaons Amenemhat I^{er} et Senusert I^{er} relatent la lutte obstinée des

tribus nubiennes pour leur indépendance, et la cruelle répression exercée par les Egyptiens. La Nubie prit alors le nom de « Terre de Kouch » dans les textes égyptiens.

Les fouilles menées à bien dans différentes parties de la vallée du Nil ont permis de réunir assez de vestiges pour se faire une idée de la culture de ces tribus nubiennes.

Les incursions des Egyptiens dans le nord du pays obligèrent les dirigeants nubiens à s'établir à Napata, près de la quatrième cataracte, beaucoup plus au sud. Mais à l'époque de la dix-huitième dynastie (seizième siècle avant J.-C.), les Egyptiens étaient parvenus jusqu'à cette ville lointaine. Ils ne réussirent cependant à occuper que les rives du Nil, et les forteresses qu'ils y construisirent étaient harcelées par des hordes de nomades pillards, surgies du désert.

La conquête de la Nubie ayant été achevée pendant la dix-huitième dynastie, un monarque égyptien portant le titre de « fils royal de Kouch », fut chargé d'administrer le pays. Une inscription commémorative, trouvée à Napata, la capitale nubienne, rappelle les victoires remportées par le fameux conquérant égyptien Toutemôsis III et indique, de façon concise, mais très nette, qu'en Asie Mineure la domination égyptienne s'étendait alors jusqu'à l'extrême-sud de la Nubie, c'est-à-dire jusqu'à la « Corne d'abondance de la terre » : « Tous les Nubiens sont mes sujets ; ils travaillent pour moi comme un seul homme, et sont contraints de me fournir, en guise de tribut, toutes sortes d'objets fabriqués dans la région de « Corne d'abondance de la terre », et une immense quantité d'or provenant de Waut. Là, ils construisent de grandes péniches et d'autres bateaux, et ils doivent, en outre, livrer de l'ivoire et du bois d'ébène. » Les magnifiques temples érigés par les pharaons de la dix-huitième dynastie témoignent d'ailleurs qu'ils considéraient la Nubie comme faisant partie intégrante de leur territoire.

La situation ne subit aucune modification jusqu'à la fin de la dix-neuvième dynastie dont le représentant le plus

illustre, Ramsès II, construisit dans le nord de la Nubie (à Kalabcha, Gorf-Husseïn, Ouadi es Séboua et Derr), pendant la première moitié du treizième siècle avant J.-C., un certain nombre de temples splendides, parfois taillés dans le roc. Le plus fameux de ces temples rupestres est celui d'Abou Simbel, à l'entrée duquel se dressent des statues colossales.

Les temples de Ramsès II sont les derniers monuments édifiés durant la domination de l'Égypte sur la Nubie ; le déclin de l'influence égyptienne commença à la fin de la dix-neuvième dynastie. Les invasions venues du nord se multiplièrent alors et bien que Herihor, le Grand Prêtre d'Amon, conservât le titre de monarque de la Nubie sous Ramsès XI, le pays redevint graduellement indépendant, tandis que se formait le royaume de Napata.

Mais les modalités de la formation de ce royaume nous demeurent inconnues, car ce sont surtout les témoignages des conquérants — et en particulier les textes égyptiens — qui nous renseignent sur l'histoire de la Nubie (ou Éthiopie ancienne).

Et, de fait, les magnifiques monuments égyptiens ont détourné l'attention des archéologues des vestiges moins imposants que constituent les restes des villes et des tombes nubiennes.

Au treizième siècle avant J.-C., le royaume de Napata était un Etat fortement centralisé qui s'étendait sur un vaste territoire de la première cataracte (Assouan) à la sixième cataracte dans le Sud. Certains nomes de l'Égypte méridionale, au sud d'Assouan, furent même rattachés à la Nubie (royaume éthiopien).

Lorsque le roi Piônkhî monta sur le trône de Napata (vers 740 avant J.-C.) il profita des dissensions internes et des conflits entre les dirigeants des différents nomes pour envahir l'Égypte. Ayant adopté la culture et la religion égyptienne, il se déclarait l'héritier légitime des pharaons, et adorait le Dieu suprême, Amon.

On a retrouvé, sur un monument de granit, près de Napata, une inscription en égyptien,

où Piônkhî relate les victoires qu'il a remportées dans la Basse-Égypte, et notamment la prise d'Héliopolis et de Memphis. Il est intéressant de lire les instructions qu'il donnait à ses hommes sur la façon dont ils devaient se conduire à Thèbes, dans le temple d'Amon : « Lorsque vous arriverez à Thèbes et vous trouverez devant Karnak, entrez dans le fleuve, lavez-vous, mettez vos plus beaux vêtements de lin et déposez vos arcs et vos flèches... il n'y a point de force en ceux qui ignorent Amon... aspergez d'eau son autel et baisez le sol devant lui. »

Cependant les conquêtes de Piônkhî ne furent pas durables et lorsqu'il retourna en Nubie, l'Égypte se divisa de nouveau en une multitude de petits nomes.

Les rois Nubiens affermirent toutefois leur domination sur l'Égypte sous le règne du successeur de Piônkhî, Shabaka, le premier pharaon de la vingt-cinquième dynastie (éthiopienne), qui mena une lutte difficile contre l'Assyrie pour défendre l'indépendance de l'Égypte. Le fils de Piônkhî, Tirhaka, prit également part à des batailles contre les Assyriens aux confins de l'Égypte.

Tirhaka devint pharaon d'Égypte en 690 avant J.-C., au moment où la lutte contre l'Assyrie était le plus acharnée. Au début de la guerre, le roi nubien remporta des victoires, mais en 671 avant J.-C., les troupes assyriennes, sous la conduite du roi Esarhaddon, envahirent l'Égypte et s'emparèrent de Memphis, puis de la capitale, Thèbes. Tirhaka s'enfuit en Nubie et Esarhaddon, pour commémorer sa victoire, fit apporter d'Égypte une statue de Tirhaka qu'il plaça sur l'une des portes de sa propre capitale, Ninive.

Quand les pharaons de la dynastie Saïte montèrent sur le trône d'Égypte, les relations avec la Nubie devinrent mauvaises et puis s'interrompirent. Cependant, les rois de Napata conservaient les traditions égyptiennes, ils continuaient à se considérer comme les successeurs légitimes des pharaons, dont ils portaient les titres, et se faisaient ensevelir dans des pyramides.

Ce très bref aperçu suffit à donner une idée de la façon dont les victoires et les défaites, les époques de grandeur et de décadence, se sont succédé à travers les siècles dans la Nubie ancienne. Des œuvres d'art et des textes égyptiens sont à peu près les seuls documents dont nous disposons au sujet de l'histoire de ce riche pays.

Sur les monuments égyptiens, nous trouvons parfois des images de prisonniers nubiens à la peau noire, vêtus de peaux de léopard et la tête couronnée de plumes d'autruche : on les voit également apporter, en tribut, de l'or, de l'ivoire et des animaux étranges. Mais la civilisation de cette contrée, d'où l'Égypte recevait de tels trésors, n'a pas encore fait l'objet d'études archéologiques.

Des monuments qui comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne s'y dressent encore de nos jours, ayant victorieusement résisté aux assauts des temps.

Il ne faut pas oublier, toutefois, qu'en dehors de ces majestueux témoignages de la grandeur de l'Égypte, d'autres restes demeurent cachés en Nubie — vestiges de la culture encore si peu connue qui était celle des hommes dans le pays et par les mains desquels ces magnifiques temples furent érigés.

La civilisation nubienne, d'un caractère original et imposant a, sans aucun doute, exercé une influence considérable dans tout le nord-est de l'Afrique; aussi les archéologues et les historiens devront-ils soumettre à une étude approfondie tous les restes de l'antique civilisation nubienne, situés dans la zone qui se trouvera immergée après la construction du barrage d'Assouan.



Photo © Henreid, Stockholm.

Le Roi de Suède Gustave Adolphe VI, président du Comité d'Honneur pour la Campagne Internationale de Sauvegarde des Monuments de Nubie s'entretient des travaux de la Campagne de Sauvegarde, avec le Dr. Mohammed Awad, Président du Conseil Exécutif de l'Unesco, lors d'une session spéciale de la Commission Nationale Suédoise, au début de cette année, à Stockholm.

ÉTHIOPIE, TERRE DE CIVILISATION

par l'Abbé Jules Leroy

Il y a deux ans, le « Courrier de l'Unesco » (octobre 1959) entreprenait de révéler à ses lecteurs le passé perdu de l'Afrique. Ce fut l'occasion pour l'archéologue J. Doresse de broser un tableau rapide, mais très évocateur de la prestigieuse et légendaire histoire de l'Éthiopie et de fixer les traits essentiels de sa personnalité qui dépend à la fois de sa géographie, de sa population, des mille événements, parfois dramatiques, qui ont marqué son existence. Dans cette description de « l'Empire du Prêtre-Jean », une place était naturellement faite à l'art. La publication récente par l'Unesco (1) d'un album qui offre certaines des plus belles miniatures exécutées en ce pays révèle quelques-uns des caractères spécifiques de cet art, avant tout religieux et inspiré par les événements de l'Ancien et du Nouveau Testament ou par les histoires des saints.

L'ÉTHIOPIE est le pays des cimes. C'est en effet dans la région des vieux plateaux, où le cœur s'essouffle sur les pentes balayées par le vent des altitudes, que, dès les origines, s'est concentrée la vie de la

nation. C'est là, entre deux et quatre mille mètres, que s'est créée et développée une civilisation sans pareille dans toute l'Afrique noire, qu'on l'étudie dans ses manifestations politiques ou culturelles, ou qu'on examine les

monuments artistiques par lesquels elle s'est exprimée à travers les siècles.

Ceux qui marquent les premiers temps de la nation, les fameux « obélisques » monolithes d'Axoum, aussi gigantesques que ceux des Pharaons, n'indiquent pas seulement à quelle perfection technique étaient déjà parvenus les Éthiopiens des derniers siècles antérieurs à notre ère pour la taille et la décoration de ces blocs énormes, leur transport, leur érection. Ils nous éclairent aussi sur le berceau de cette civilisation, qu'il faut chercher non en Égypte, comme on l'a trop souvent répété, mais dans les

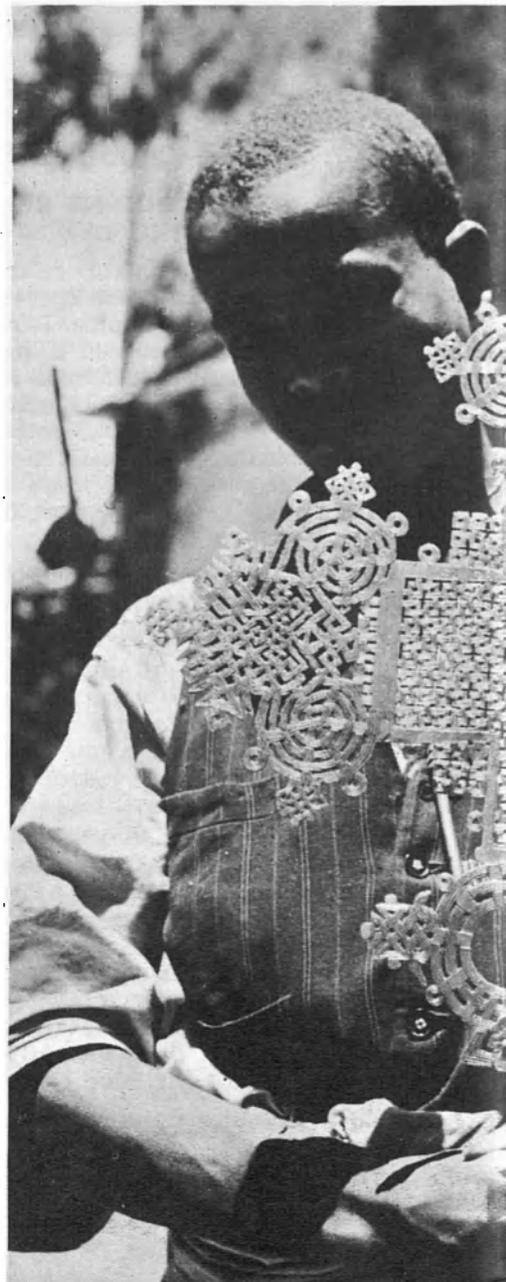
(1) *Éthiopie : Manuscrits et peintures.* New York Graphic Society, 95 East Putnam Avenue, Greenwich, Connecticut, USA. 88,50 NF.

Depuis qu'au IV^e siècle, le christianisme s'est répandu dans l'ancien royaume d'Axoum (de nos jours Éthiopie), l'art et la littérature de ce pays ont été presque exclusivement de caractère sacré. Ci-dessus, au-dessus du rocher de Dabra Damo, que l'on ne peut escalader qu'avec une corde, s'élève la plus ancienne chapelle d'Éthiopie.

Avec le christianisme, l'Éthiopie participa à l'épanouissement artistique du monde byzantin. Les monastères et les églises devinrent des centres de développement religieux, culturel et politique. Les chré-



Photo © P. Ravasio



royaumes établis sur les côtes de l'Arable, séparés seulement par un étroit bras de mer des hautes terres abyssines.

Adonnés surtout au commerce des épices, qui firent longtemps la fortune de l'Arable Heureuse, autant qu'à celui des denrées provenant du centre de l'Afrique, ces royaumes sud-arabes (Hadramout, Saba, Mina, Yemen...) obéissaient dès cette haute époque aux exigences fondamentales qui s'imposent à toute communauté maritime, si elle ne veut pas périr : fonder des comptoirs sur des terres étrangères et, pour les défendre, coloniser l'arrière-pays.

Il n'est guère douteux que cette loi historique n'ait présidé à la fondation du royaume axoumite. Nombreux sont les témoignages qui attestent les liens de la personnalité du peuple éthiopien avec les populations voisines. Il n'appartient pas à la race noire, mais s'apparente par la couleur de sa peau autant que par ses traits culturels aux populations sud-arabes. C'est d'elles qu'il a emprunté son premier art, aujourd'hui mieux connu grâce aux fouilles archéologiques menées sur le territoire d'Axoum, ainsi que sa langue sémitique, le *guèze*, et même son écriture sabéenne, qu'il n'a d'ailleurs

pas tardé à transformer pour en faire cet admirable alphabet éthiopien de 182 signes capables de rendre toutes les nuances de la prononciation. Mais rien de tout cela, comme l'a noté J. Doresse, n'était une simple copie : tout a été assimilé, transformé, est devenu le bien particulier d'un peuple uni et actif qui, à un moment de son histoire (III^e-IV^e siècle de notre ère), réussit à imposer sa domination jusqu'en cette Arable dont il avait tiré son origine.

L'Éthiopie serait sans doute restée attachée à cette civilisation et à cette culture sémitiques si, au IV^e siècle, un événement n'était venu changer son destin. Le roi Ezana se convertit au christianisme qui lui fut enseigné par un chrétien de Tyr, en Syrie, Frumence.

Cet événement si important qui se situe vers 340, eut un double effet. Il fit de l'Éthiopie le premier état chrétien du continent noir. Il créa aussi dans la mentalité éthiopienne une nouvelle conscience, celle d'un peuple élu au milieu des peuples païens pour la manifestation et le maintien de la religion du Christ. Cet état d'esprit, dont il n'est pas difficile de trouver les racines dans le judaïsme biblique que le christianisme éthiopien a com-

biné, plus que partout ailleurs, avec l'enseignement de l'Évangile, a trouvé son expression dans la cérémonie du sacre qui fait du Négus comme une sorte d'Empereur byzantin africain. L'une de ses fonctions, selon le texte de la Constitution promulguée en 1955, est en effet « de défendre la sainte foi orthodoxe basée sur les doctrines de saint Marc d'Alexandrie » (art. 21).

Ces conditions ont donné à l'Église éthiopienne une place à part dans l'organisation de l'État. Elle forme, encore aujourd'hui, avec l'Empereur, le véritable agent unificateur d'un vaste royaume où se mêlent plusieurs « ethnies », où se parlent un très grand nombre de langues et de dialectes particuliers, qui constituent un facteur d'isolement. A cet égard, il se passe en Éthiopie ce qui se passe dans le reste de l'Afrique ; et l'Éthiopie éprouve comme bon nombre de pays africains le besoin d'une langue qui assure entre les hommes des liens et des contacts. Les proclamations impériales, ainsi que les lois, sont aujourd'hui rédigées en deux langues : l'amharic ou amharigna, langue de la Cour, et l'anglais, ainsi promu au rang de deuxième langue officielle.

Considérée dans son action histori-

tiens d'Éthiopie ne témoignèrent pas d'un grand intérêt pour la sculpture. Mais l'ancien royaume axoumite regorgeait d'artisans qui produisirent des ouvrages remarquables, comme cette croix d'or.

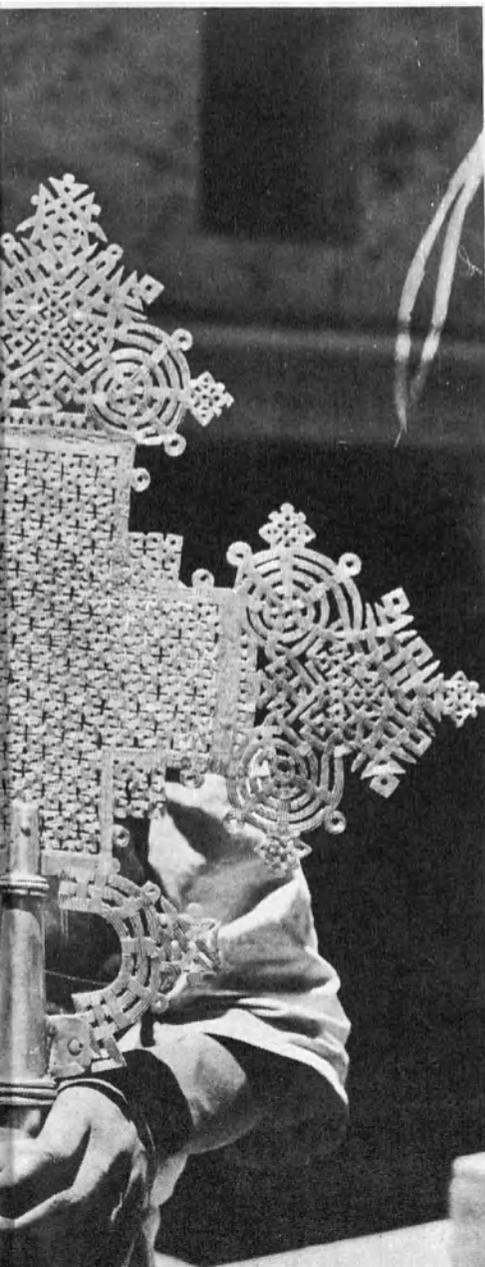
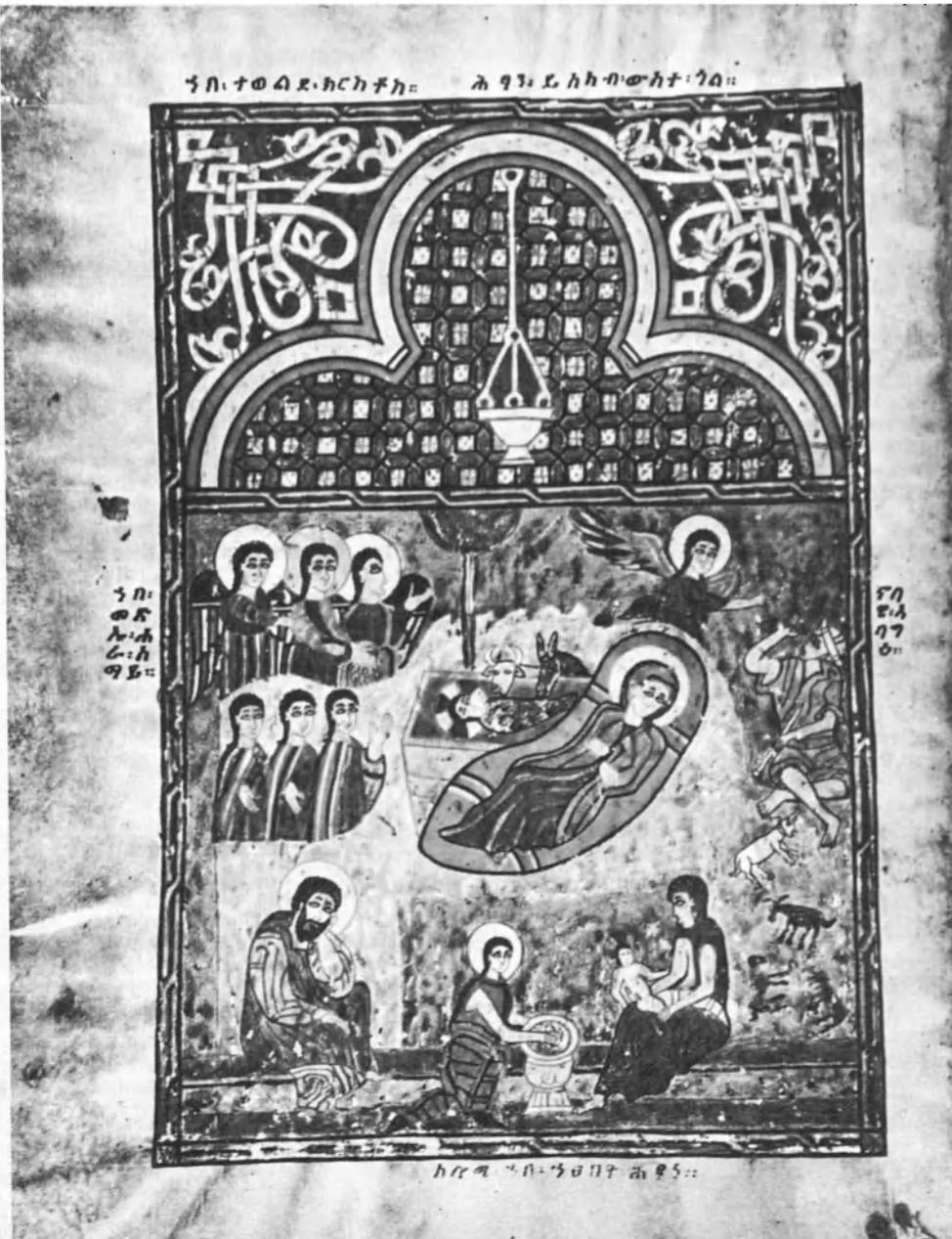


Photo © G. Cayla

Extrait du manuscrit de Kebran. Album de l'Unesco



Aucun peuple n'a autant écrit sur parchemin que le peuple éthiopien. Aujourd'hui encore l'art du manuscrit obéit aux méthodes et aux règles traditionnelles, que les siècles n'ont pas altérées. Dans nombre d'églises écartées et de monastères de montagnes, les livres sacrés et les livres de prières sont encore écrits à la main. Ci-dessus, une miniature illustrant la Nativité.

Parchemins et enluminures

que, l'Eglise d'Ethiopie a joué un rôle analogue à celui des Eglises latine et grecque dans la société féodale du moyen âge. Elle a été, au sens fort du terme, l'éducatrice de la nation. C'est dans son sein que l'Ethiopie a trouvé ses savants, ses artistes et ses maîtres d'école. De nos jours encore, alors que l'Etat multiplie les instituteurs pour les nombreuses écoles fondées et entretenues par lui, il n'est pas rare, dans les endroits reculés, de rencontrer quelque prêtre ou quelque *dabbara* qui pratique encore la forme ancestrale de l'enseignement. Sous un grand sycomore, en bordure du village, il réunit toute la population enfantine et le vent porte au loin l'écho de ces voix d'enfants qui répètent, en chantant et en se dodelinant, les lettres ou les textes inscrits au tableau noir. Le long bâton que porte le maître n'est pas simplement l'insigne de son autorité, il faut souvent rappeler à l'ordre ces jeunes esprits. Comment fixer leur attention sur les lettres guêzes très compliquées, quand des milliers d'oiseaux, de tout ramage et de tout plumage, jouent dans les arbres, parure du paysage éthiopien ?

Prêtres et *dabbaras* n'eurent pas, au cours du temps, pour seule fonction d'éduquer les enfants. Ils ont été les principaux ouvriers de la culture éthiopienne telle qu'elle s'exprime dans la littérature et dans l'art.

LE meilleur spécialiste contemporain de la littérature éthiopienne, M. Enrico Cerulli, vient d'en analyser avec beaucoup de pénétration les traits essentiels. Il en dégage trois : sa réceptivité, en ce sens que les Ethiopiens ont puisé leurs inspirations et leurs doctrines aux sources grecques, syriaques, arabo-chrétiennes, occidentales ; son aptitude à transformer les éléments étrangers pour les mettre au goût du pays, et enfin une sorte de sclérose, qui pousse les auteurs à couler leurs œuvres dans des genres littéraires rigides et invariables, soumis à des règles dont personne n'ose se départir.

L'art d'Ethiopie atteste les mêmes tendances. Déjà les archéologues s'en étaient rendu compte en retrouvant dans les monuments de l'époque axoumite l'influence de l'architecture et de la sculpture des royaumes sud-arabiques, fondateurs de l'Abyssinie. Mais ces traits de dépendance sont encore plus visibles quand on interroge les œuvres de l'Ethiopie chrétienne, qu'il s'agisse des étonnantes églises rupestres, dont l'ensemble de Lalibela offre les plus remarquables exemples, ou des peintures ornant les murs des églises et les pages des manuscrits.

Ces derniers sont les mieux connus. L'Ethiopie a produit un nombre incalculable de manuscrits sur parchemin composés selon des méthodes tradi-

tionnelles qui sont encore suivies de nos jours dans les monastères ou à la Cour. Beaucoup de ces livres, souvent ornés de miniatures éclatantes de couleurs vives, sont parvenus en Europe dès le xvr^e siècle et ont été rassemblés dans les grandes bibliothèques, comme celles de Londres, de Paris, du Vatican. Le fait que nous les ayons pratiquement sous la main facilite l'étude des thèmes, des sources et des techniques.

D'une manière générale, on peut dire que la peinture éthiopienne reflète avec exactitude les différents contacts que ce royaume chrétien excentrique a eus avec le reste du monde.

UNE première période, du moins dans les conditions actuelles de notre connaissance, est relativement récente : elle est attestée par des œuvres des XIV^e et XV^e siècles (c'est à cette époque que se limite l'Album de l'Unesco). Sous les traits naïfs et les dessins souvent grossiers, l'analyse retrouve l'influence des œuvres byzantines ou proche-orientales que les peintres éthiopiens ont pu connaître grâce à des livres importés, ou grâce à ceux qu'ils avaient pu voir à Jérusalem lors des pèlerinages.

Une deuxième période commence après l'arrivée des Portugais qui, au début du xvr^e siècle, aidèrent les chrétiens à se soustraire à l'autorité des Musulmans imposée par Ahmed Gragne. Alors naît une nouvelle forme picturale plus linéaire, plus élaborée, inspirée par les œuvres occidentales. C'est l'époque de la civilisation de Gondar qui se poursuit pendant près de deux siècles. Au cours de cette longue période, les goûts changent et l'imitation des formes occidentales s'affirme dans la recherche des plans et du relief, absolument inconnue avant la pénétration massive des Européens.

Celle-ci, facilitée depuis un siècle par l'ouverture du canal de Suez et la politique compréhensive de Ménélik et de ses successeurs, exerce sur la peinture moderne de l'Ethiopie des influences dont l'effet se fait sentir dans les œuvres de jeunes artistes.

Il est trop tôt pour dire quelles transformations feront subir ces essais à la peinture traditionnelle de l'Ethiopie. Une chose est sûre, c'est que, fidèle à elle-même, celle-ci saura assimiler encore une fois l'apport étranger sans rien renier de sa personnalité.

L'abbé Leroy, ancien directeur de la section impériale d'archéologie d'Addis-Abéba, est actuellement attaché à la recherche, au Centre national de la Recherche scientifique, en France. Cet érudit est un spécialiste renommé des manuscrits du Moyen-Orient.



LUC L'ÉVANGÉLISTE. Un portrait de saint Luc, écrivant son évangile. Miniature du manuscrit de Kebran, début du XV^e siècle. Conservé dans l'église de saint Gabriel, région du lac Tana.



L'ANNONCE FAITE A MARIE. La Vierge est représentée en train de filer. Extrait des manuscrits de jahjah Giycrgis (milieu du XV^e siècle).

LA MISE AU TOMBEAU. Le miniaturiste a représenté les disciples portant le corps de Jésus pour la mise au tombeau. On remarquera les formes géométriques, abstraites. Manuscrit de saint Arsima.



Nos lecteurs nous écrivent

LE CINÉMA (SUITE)

RÉQUISITOIRE...

Votre article « Le cinéma vu par les enfants » (mars 1961) a provoqué des remarques intéressantes de la part d'un de vos lecteurs (septembre 1961). Dans sa lettre, M. Dénier s'efforce en dépit de la tendance générale à innocenter le cinéma, de montrer l'influence souvent néfaste du cinéma sur les enfants. A ce propos on pourrait peut-être préciser que le cinéma, dans le film douteux ou dangereux n'est sans doute pas responsable de l'existence d'instincts et de tendances dormant au fond des jeunes spectateurs. En ce sens, on pourrait peut-être affirmer qu'il n'est pas cause de crimes... Cependant, le cinéma possède une puissance particulière de parler aux instincts, de les réveiller à un moment inopportun et de les mal orienter. D'autre part le cinéma semble posséder le pouvoir de procurer des instruments aux instincts en éveil, et c'est sans doute là son danger le plus flagrant. Qui n'a déjà vu, après un film de cow-boy des enfants surexcités en train d'imiter les gestes sauvages de leurs héros ? Gestes innocents et inoffensifs sans doute, mais qui sait si un jour dans un contexte plus tragique, leur souvenir n'en fera pas peut-être des gestes criminels ?... Plus d'un instinct sombre serait tout simplement resté refoulé, ou du moins impuissant si le cinéma n'était pas ; et cela à l'avantage de la société, quoi qu'en disent les psychiatres au sujet des refoulements. Il faut reconnaître qu'il existe des films réellement bons. Mais là encore leur influence n'est qu'indirecte et demande un intermédiaire. Il faut mettre l'enfant dans la confiance en approuvant explicitement cette action. C'est de cette façon qu'il pourra se réjouir d'avoir bien jugé, qu'il prendra confiance en lui-même et que son jugement sain se formera dans un sentiment de sécurité.

Albert Libsig
Wattenheim
Haut-Rhin - France

...ET PLAIDOIRIE

Je suis resté insensible à la lettre de M. Dénier. Le cinéma est un art. Par définition il est donc le reflet d'une société avec ses beautés et ses turpitudes. Il est incontestable que c'est dans la nature et dans la société que l'art puise son inspiration. L'originalité de l'œuvre d'art n'est pas dans ce qu'elle dit mais dans la manière dont elle le dit. L'artiste ne fait jamais qu'idéaliser ce qu'il voit. Un peintre crée par la manière dont il organise son tableau. Il ne crée jamais ce qu'il met dans son tableau. Un roman est toujours plus ou moins autobiographique. Sans le paysage il n'y aurait

jamais eu de peintres paysagistes. Homère n'a pas imaginé l'Iliade ; il n'a fait que mettre en vers merveilleux le récit d'une guerre qui avait eu lieu. Tout ceci pour prouver qu'il est impossible que le cinéma ait inventé la délinquance juvénile. Non, M. Dénier, le cinéma n'est pour rien à l'origine dans la délinquance juvénile et le déséquilibre de notre siècle. Qu'il puisse faire du tort à ceux qui s'en approchent est évident, s'ils ne sont pas préparés par une éducation appropriée. Mais vous admettez que sur ce point on ne peut incriminer l'œuvre d'art — ici le cinéma. Il s'agit là d'une question d'éducation et c'est un tout autre problème. Ceux qu'il faut poursuivre de vos griefs ce ne sont pas les cinéastes, ce sont les ministres de l'Éducation nationale et les parents qui ne veulent pas attacher l'importance nécessaire aux moyens d'expressions qui sont mis à leur disposition et, quoi que vous en pensiez, pour le plus grand bien de l'humanité.

Martial Demunter
Bruxelles, Belgique

PHOTOMICROGRAPHIE OU MICROPHOTOGRAPHIE

Avec tout le respect que je vous dois, et aux dictionnaires, D. K. Edwards, de Victoria, Colombie Britannique, s'exprime correctement ; selon l'anglais et l'usage scientifique technique, une photomicrographie est une photographie prise à travers un microscope, et une microphotographie est une très petite photographie. Et depuis que les savants et les techniciens sont les grands utilisateurs de photomicrographies, nous sommes fondés à accepter l'appellation qu'ils en donnent. Il y a peut-être même à cela une raison meilleure encore : donner deux significations, différentes et précises, à deux mots différents qui désignent deux choses différentes, pour l'enrichissement de la langue. Si comme vous le dites, « l'usage courant a fait des deux termes des synonymes », l'usage courant est répréhensible et ce n'est pas à vous de l'encourager. Je crois que les Allemands disent « Mikrophotographie » pour ce que nous appelons photomicrographie, ce qui est peut-être regrettable, mais n'amointrirait pas mes arguments.

H. J. Walls
Newcastle - upon - Tyne, Angleterre

POUR LA MULTIPLICATION ET LA DIFFUSION DU LIVRE

Dans un excellent article publié dans votre numéro de mai, André Maurqis souligne l'importance des livres et des bibliothèques. L'Unesco et d'autres organisations font certes beau-

coup pour stimuler le développement des bibliothèques publiques, mais elles ont une foule d'autres engagements. Et dans ce domaine les résultats sont encourageants, mais désespérément lents en regard d'une demande de livres qui ne cesse d'augmenter. Pour faire face aux besoins, il faudrait créer une Compagnie internationale des Bibliothèques avec l'équipe des Nations Unies, qui bien loin de faire concurrence à l'œuvre de l'Unesco, pourrait la compléter. Elle chercherait à collecter des fonds pour les bibliothèques publiques des nouvelles nations et à créer un fond qui permettrait la formation de bibliothécaires dans les zones socialement en voie d'évolution, ferait connaître les livres et encouragerait le développement d'une littérature locale.

Ainsi pourrait-on aider à pourvoir l'un des besoins majeurs de notre époque — l'approvisionnement en livres. Je connais la valeur des bibliothèques, puisque je travaille moi-même à un diplôme universitaire, bien que je n'aie jamais pu suivre des cours puisque je suis complètement paralysé, sauf une main et que je suis muet. Je serai ravi d'apprendre que quelqu'un s'intéresse à ce projet.

Bernard Brett
National Spastics Society
Kelvedon, Essex, Angleterre

LA GRANDE FAUNE SURVIVRA

Votre numéro sur la Grande Faune d'Afrique était absolument remarquable. En tant que membre de la Société pour la préservation de la Faune et « Ami de l'Union Internationale pour la conservation de la Nature », je l'ai vivement apprécié. J'en ai commandé quatre exemplaires supplémentaires que j'enverrai à certains de mes amis.

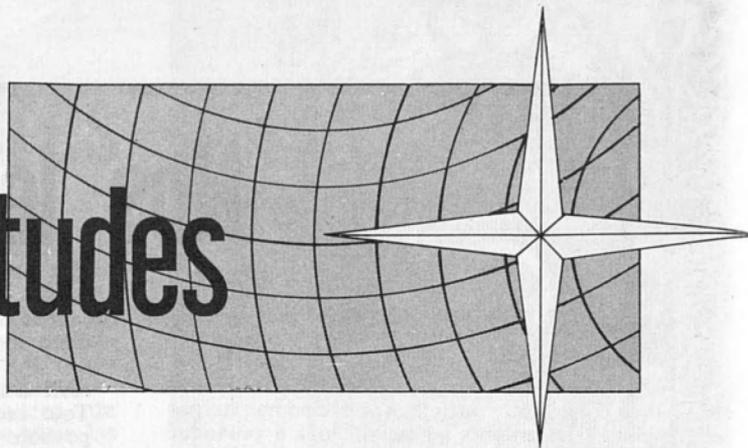
Dr. T.H. Bassett
Lethbridge, Alberta, Canada

UNE LETTRE D'EXCUSES

J'ai omis d'indiquer que mon article : « La légende de l'Albatros. Un mythe de la Mer » s'inspirait pour une bonne part d'un livre de l'Amiral Sir William Jameson « *The Wandering Albatross* » (l'Albatros errant). (Le Courrier de l'Unesco, mars 1961.) En vous signalant ma regrettable omission, je désire exprimer mes excuses à l'Amiral Jameson et à l'Unesco. Je vous serais reconnaissant de publier cette rectification dans un prochain numéro du Courrier.

David Gunston
Denmead, Hampshire
Angleterre

Latitudes et Longitudes



DÉMISSION DU DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNESCO M. RENÉ MAHEU DIRECTEUR GÉNÉRAL PAR INTERIM



M. VITTORINO VERONESE



M. RENÉ MAHEU

LE 2 novembre dernier, on annonçait à Paris la démission de M. Vittorino Veronese, Directeur Général de l'Unesco, et la nomination de M. René Maheu aux fonctions de Directeur Général par intérim, intérim qui se prolongera jusqu'à la prochaine session de la Conférence générale de l'Organisation, en novembre 1962.

La démission de M. Vittorino Veronese a été annoncée en ces termes par le Dr Mohammed Awad de la République Arabe Unie, président du Conseil exécutif :

« Le Conseil exécutif de l'Unesco a le vif regret de faire savoir qu'il a reçu du Directeur Général de l'Unesco, M. Vittorino Veronese, une lettre dans laquelle celui-ci demande à être relevé de ses fonctions de Directeur Général. M. Vittorino Veronese est depuis quelque temps en congé de maladie; et bien que sa santé soit pleinement rétablie, il n'estime pas souhaitable de rester plus longtemps chargé des lourdes fonctions qui sont attachées au poste de Directeur Général. En conséquence, il demande au Conseil exécutif d'accepter aussitôt que possible sa démission. Tout en reconnaissant les grands services que M. Veronese a, depuis trois ans, rendus à l'organisation, et le profit que celle-ci aura retiré de sa direction brillante et éclairée, le Conseil ne saurait opposer un

refus au désir d'un homme à qui il doit tant et se voit contraint d'y accéder en acceptant sa démission. »

Le Conseil exécutif a décidé à l'unanimité de nommer M. René Maheu Directeur Général par intérim, jusqu'à ce qu'il soit procédé à la nomination du successeur de M. Vittorino Veronese, lors de la prochaine session de la Conférence générale.

Le Dr Veronese est né à Vicence le 1^{er} mars 1910. Membre du Comité des Sciences sociales de la Commission nationale italienne pour l'Unesco, il fut élu en 1952 au Conseil exécutif de l'Unesco dont il devint le président en 1956. Il fut élu Directeur Général de l'Unesco en décembre 1958.

M. René Maheu est né à Saint-Gaudens en 1905. Ancien élève de l'École normale supérieure, il a enseigné la philosophie à l'Université de Cologne (1931-1933), à l'Institut français de Londres (1933-1939) et au Collège franco-musulman de Fez (1940-1942). De 1936 à 1939, il a exercé les fonctions d'attaché culturel auprès de l'ambassade de France à Londres. M. Maheu est entré à l'Unesco en septembre 1946, comme chef de la Division de la libre circulation de l'Information. En 1949, il fut appelé par M. Jaime Torrès Bodet, alors Directeur Général de l'Unesco, à la direction. Il fut nommé Sous-Directeur Général

en juillet 1954, puis avec le même rang, représentant de l'Unesco auprès de l'Organisation des Nations Unies à New York, en novembre 1955. Ayant repris ses fonctions au siège en décembre 1958, il fut nommé en novembre 1959, Directeur Général adjoint par M. Vittorino Veronese.

SERVICE PHILATÉLIQUE DE L'UNESCO



Le travail de la Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique est commémoré par le timbre ci-dessus, qui a été émis le 24 octobre dernier, à l'occasion de la Journée des Nations Unies, par l'Administration postale des Nations Unies; il est le quatrième dans les séries de timbres commémoratifs de l'année 1961. La commission économique des Nations Unies cherche à promouvoir une action d'ensemble pour le développement économique de l'Afrique, y compris du point de vue social et particulièrement en ce qui concerne le niveau de vie des populations africaines. Le timbre qui illustre son travail est mis en vente en deux valeurs : 4 cents (bleu, orange, jaune et brun clair) et 11 cents (vert, orange, jaune et brun foncé). En tant qu'agent en France de l'Administration postale des Nations Unies, le Service philatélique de l'Unesco détient tous les timbres des Nations Unies actuellement en vente. Il a aussi des timbres et des enveloppes oblitérés au premier jour de l'émission par certains états membres de l'Unesco pour commémorer certains événements importants de l'histoire de l'Unesco et des Nations Unies (Inauguration de la maison de l'Unesco, Journée des Droits humains, Année mondiale du Réfugié). Tous renseignements sur demande au Service philatélique de l'Unesco, Place de Fontenoy, Paris-17*.

DIAPPOSITIVES D'ŒUVRES D'ART

Cette collection de diapositives en couleurs est destinée à faire connaître à un très large public des chefs-d'œuvre de l'art mondial qui, malgré leur importance pour l'histoire de l'art et l'intelligence du génie national qui les a fait naître, sont encore trop souvent ignorés.

Cette activité de l'Unesco concernant des chefs-d'œuvres souvent méconnus a commencé par la publication des « Albums Unesco de l'Art mondial » que les lecteurs du **Courrier de l'Unesco** connaissent bien et sur la base desquels la plupart de ces séries de diapositives ont été établies. Ces diapositives réalisées pour l'Unesco par des publications filmées d'Art et d'Histoire, sont de qualité excellente et de prix abordable. Chaque série comporte trente diapositives montées dans un cadre de 5 x 5 cm, présentées dans un coffret en matière plastique, et une brochure contenant un texte explicatif et des légendes en français, en anglais et en espagnol. Cette collection doit intéresser tout aussi bien ceux qui veulent en faire un usage collectif (conférenciers, enseignants) que les amateurs d'art et de documents en couleurs de tout premier ordre.

Séries actuellement disponibles :

1. EGYPTE : Peintures des tombeaux et des temples.
2. YOUGOSLAVIE : Fresques médiévales.
3. INDE : Peintures des grottes d'Ajanta.
4. IRAN : Miniatures persanes. Bibliothèque impériale.
5. ESPAGNE : Peintures romanes.
6. NORVÈGE : Peintures des « Stavkirker ».
7. MASACCIO : Les fresques de Florence.
8. AUSTRALIE : Peintures aborigènes.
9. CEYLAN : Peintures de sanctuaires.
10. NUBIE : Chefs-d'œuvre menacés.
11. URSS : Icônes anciennes de Russie.

A paraître prochainement :

12. MEXIQUE : Peintures préhispaniques.
13. JAPON : Peintures anciennes de l'art bouddhique.
14. TCHÉCOSLOVAQUIE : Manuscrits à peintures romanes et gothiques.

Le prix de chaque coffret est différent dans chaque pays mais ne peut en aucun cas excéder l'équivalent de 10\$.

Dans certains pays, des agents spéciaux ont été nommés auprès desquels le public peut acquérir les coffrets et obtenir tous renseignements complémentaires :

Argentine : Editorial Sudamericana, S.A. Alsina, 500, Buenos-Aires.

Australie : Tradco Agencies, 109 Swanston Street, Melbourne C. I.

Belgique : Louis de Lannoy, 22, place de Brouckère, Bruxelles.

Danemark : Mellempfolkoeligh Samvirke, Kronprinsessegade 32 (4), Kobenhavn K.

Espagne : Librería Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid 14.

États-Unis : Unesco Publications Center, 801, Third Avenue, New York 22, N.Y.

France : Unesco, DPV, 7, place de Fontenoy, Paris (VII*).

Publications Filmées d'Art et d'Histoire, 44, rue du Dragon, Paris (VI*).

Rousseau, 6, place Chapou, Cahors (Lot).

Inde : National Education et Information Films Ltd, National House - Tullock Road, Apollo Bunder - Bombay 1.

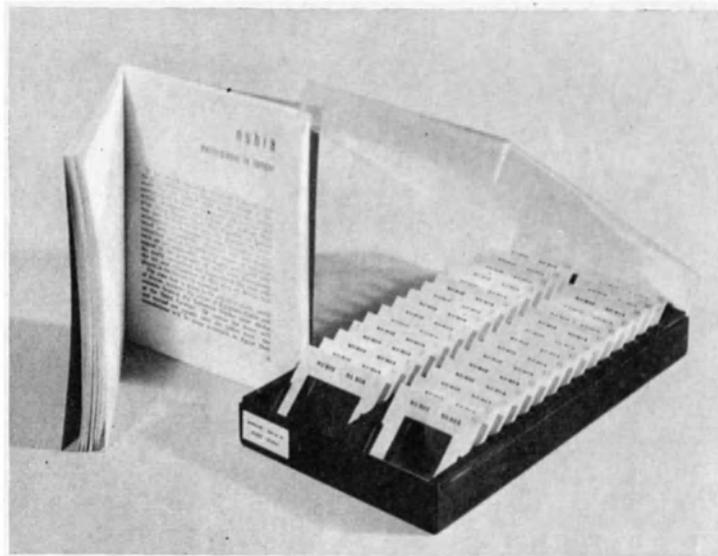
Israël : Blumstein's Bookstore Ltd, 35 Allenby Road et, 48 Nahlat Benjamin Street, Tel Aviv.

Royaume-Uni : Educational Productions Ltd, East Ardsley, et toutes les librairies de Wakefield, Yorkshire, H.M. Stationery Office.

Suède : Svenska Unescorådet, Vasagatan 15-17, Stockholm C.

Suisse : Film Fixes Fribourg S.A., 20, rue du Romont, Fribourg.

Dans les autres pays, s'adresser aux agents généraux des publications de l'Unesco (voir liste ci-dessous).



Agents de vente des publications de l'UNESCO

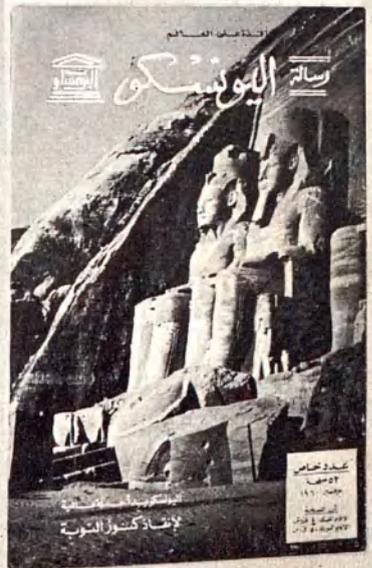
Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements peuvent être effectués dans la monnaie du pays. Les prix de l'abonnement annuel au « COURRIER DE L'UNESCO » sont mentionnés entre parenthèses, après les adresses des agents.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve, Naim Frasher, Tirana. — **ALLEMAGNE**. Unesco Kurier; Vertrieb, Bahnenfelder-Chaussee 160, Hamburg-Bahrenfeld, CCP 276650. (DM 8). Unesco-Publikationen : R. Oldenbourg Verlag, Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. — **AUTRICHE**. Verlag Georg Fromme et C°, Spengergasse 39, Vienne V. (Sch. 50.-). — **BELGIQUE**. Office de Publicité S.A., 16, rue Marcq, Bruxelles, C.C.P. 285.98. N.V. Standaard-Boekhandel, Belgiëlei 151, Anvers. Seulement pour le « Courrier » (100 FB et les diapositives (488 FB) : Louis de Lannoy, 22, Place de Brouckère, Bruxelles. C. C. P. 338.000. — **BRESIL**. Librairie de la Fundação Getulio Vargas, 186, Praia de Botafogo, Caixa Postal 4081, Rio de Janeiro. — **BULGARIE**. Raznoiznos, 1, Tzar Assen, Sofia. — **CAMBODGE**. Librairie Albert Portail, 14, avenue Boulloche, Phnom-Penh. — **CANADA**. Imprimeur de la Reine, Ottawa, Ont. (§ 3.00). — **CHILI** « Le Courrier » seulement : Comisión Nacional de la Unesco en Chile, Calle San Antonio, 255-7° Piso, Santiago. Editorial Universitaria, S. A., Avenida B. O'Higgins 1058, casilla 10220, Santiago. (1.75 E°). — **DANEMARK**. Ejnar Munksgaard A/S, Tidsskriftafdelingen 6, Nørregade, Copenhague K. (Kr. 12). — **ESPAGNE**. Pour le « Courrier de l'Unesco » : Ediciones Iberoamericanas, S.A., calle de Oñate 15 Madrid. (Pts 90).

Autres publications : Librería Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli, 4, Madrid, 14. — **ÉTATS-UNIS**. Unesco Publications Center, 801, Third Avenue, New York 22, N.Y. (§ 5), et, sauf pour les périodiques : Columbia University Press, 2960 Broadway, New York 27, N.Y. — **FINLANDE**. Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. (mk. 540). — **FRANCE**. Librairie Unesco, Place de Fontenoy, Paris, C.C.P. 12.598-48. (NF. 7.00). — **GRÈCE**. Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes. — **HAÏTI**. Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HONGRIE**. Kultura, P. O. Box 149, Budapest, 62. — **ILE MAURICE**. Nalanda Co. Ltd., 30 Bourbon Str., Port-Louis. — **INDE**. Orient Longmans Private Ltd. : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay 1; 36a, Mount Road, Madras 2. Gunfoundry Road, Hyderabad 1; Kanson House, 24/1 Asaf Ali Road, P. O. Box 386, Nouvelle-Delhi. — **IRAN**. Commission nationale iranienne pour l'Unesco, avenue du Musée, Téhéran. — **IRLANDE**. The National Press, 2 Wellington Road, Ballsbridge, Dublin (10/-). — **ISRAËL**. Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. (1£ 4.-). — **ITALIE**. Libreria Commissionaria Sansoni, via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence. (lire 1.200), et, sauf pour les périodiques : Bologne : Libreria Zanichelli, Portici del Pavaglione. Milan : Hoepli, via Ulrico Hoepli, 5. Rome : Libreria Internazionale Ulrico Hoepli, Largo Chigi & Libreria Internazionale Modernissima, via della Merced e 43,45. Turin : Libreria Paravia, via Garibaldi, 23. — **JAPON**. Maruzen Co Ltd, 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo (Yen 670). — **LIBAN**. Librairie Antoine A. Naoufal et Frères B. P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG**. Librairie Paul Bruck, 22, Grand'Rue, Luxembourg. — **MAROC**. Centre de diffusion documentaire du. BE.P.I., 8, rue Michaux-

Bellaire, Boite postale 211, Rabat. (DH : 7,17). — **MARTINIQUE**. Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier B.P. 208, Fort-de-France. (N.F. 7,00). — **MEXIQUE**. Editorial, Hermes, Ignacio Mariscal 41, Mexico D. F., Mexique. (§18 M. mex.). — **MONACO**. British Library, 30, Bld des Moulins, Monte-Carlo (NF. 7,00). — **NORVÈGE**. A.S. Bokhjornet, Lille Grensen, 7, Oslo. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Stortingsgt. 4, Oslo. (Kr. 13,20). — **NOUVELLE-CALÉDONIE**. Reprex, Av. de la Victoire, Immeuble Paimboc, Nouméa (130 fr. CFP). — **NOUVELLE-ZÉLANDE**. Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road-Christchurch. (10/-). — **PAYS-BAS**. N.V. Martinus Nijhoff Lange Voorhout 9, La Haye (fl. 6). — **POLOGNE**. « RUCH » Ul. Wiloza Nr. 46, Varsovie 10 (zl. 50). — **PORTUGAL**. Dias & Andrade Lda, Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE**. Cartimex, Str. Aristide-Briand 14-18, P.O.B. 134-135, Bucarest. — **ROYAUME-UNI**. H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E.1. (10/-). — **SUÈDE**. A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm, 16. Pour « Le Courrier » seulement : Svenska Unescorådet, Vasagatan 15-17, Stockholm, C. (Kr. 7.50). — **SUISSE**. Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zürich. C.C.P. Zürich VIIJ 23383. Payot, 40, rue du Marché, Genève. C.C.P. I-236. Pour « Le Courrier » seulement : Georges Losmaz, 1, rue des Vieux-Grenadiers, Genève, CCP I-4811 (Fr. S 8). — **TCHÉCOSLOVAQUIE**. Artia Ltd. 30, Ve Smeckáč, Prague 2. — **TURQUIE**. Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mezhdunarodnaja Kniga, Moscou, G-200. — **URUGUAY**. Unesco Centro de Cooperación Científica para América Latina, Bulevar Artigas 1320-24, Casilla de Correo 859, Montevideo (20 Pesos). — **VIET-NAM**. Librairie Papeterie XuanThu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon. — **YOUGOSLAVIE**. Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11, Belgrade.





Pour vos cadeaux de Nouvel An, pensez au Courier de l'Unesco ● Le coût de l'abonnement est minime ● Une revue internationale qui a déjà plus d'un million de lecteurs dans le monde ● Voir liste des agents au verso.

UN AN DE LECTURE

7 NF FRANÇAIS — 8 FRANCS SUISSES — 100 FRANCS BELGES